

André Carmaçonole

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1637

Né à Cotignac (Var) , le 9 Mars 1619 .

Mort à Paris (S^t Honoré) , le 5 X^{bre} 1688

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
fr. de l'Oratoire

Volnay le 1 Octobre 1884.

Carmagnole

Mon Révérend Père,

Permettez-moi de faire appel à votre charité religieuse et à votre complaisance d'indulgent.

Je désire, cher Père, écrire une notice sur le P. André Carmagnole, qui joua un rôle important à Beaune, au dix-septième siècle; ce personnage vous est connu, vous lui avez consacré une notice très curieuse et très substantielle dans votre édition de Cloyssault. Une pièce essentielle me manque, c'est la notice qui se trouve dans les Mémoires de Botta vol. II, II, p. 115. Comme ces Mémoires

font sans doute partie des Archives de votre
maison, je prends la liberté de vous prier
de me faire adresser la copie des pages
consacrées au P. Carinagnole.

Il m'est inutile de vous dire que je rembourserai
le prix de cette copie.

Je suis heureux, cher Père, d'avoir l'occa-
sion de vous féliciter et de vous remercier
du plaisir que m'a causé votre pieuse et
savante publication de l'ouvrage du P. Clop-
scant.

Permettez, mon Révérend Père, excuser
ma témérité, et agréer l'hommage de
ma sincère gratitude et de mon pro-
fond respect,

E. Bavard
curé de Volnay

Volnay, par Beaune Côte d'Or.



Reverend Père Bonnardet

2 Impasse S^t Eustache

Paris

(17)

André Carmagnole

1661 Ensemble Signé

1663 " " région Beauce dernière de l'Assemblée

Carmagnole

Arceuriana p. 1449

Carmagnole né à Côtignac

« Je ris quand je vois plaier de certaines gens
parmi des illustres. »

Carmagnole

P. Andre' Carmagnole.

né à Cotignac en 1629, mort en 1686.

4.

Monéri 1 Ingl. -

Batturel II. p. 308. -

Pejillon I. 125 -

+ Recueil des statuts des précédentes assemblées générales del' Oratoire. Paris. Roulland. 1684. -

+ Oraison funebre de Louis Charles, Gaston de Foix de la Valette, Duc de Candale, gouverneur de Bourgogne et Brez, H^{te} et B^{te} d'Anvers, vice-roi de Catalogne, etc. Dijon. Grangier. 1658 in 4^o de 33 pages.

Carnagnole André
de Cotignac 1619-1688

Recueil des statuts des précédentes (17) assemblées
générales. Paris. Roulland 1684

(Moréry 1 suppl.

(2)

Le b. Carmagnole - Traison funèbre
du duc de Candale -

1658.

Carmagnole André

Betterel III 426-452 notice

II 201-212, 215, 392

IV 82, 306

Clozeauult Menologe 185 x

Vies II 51 x

365-0

Bicais I 651 x

Bouperel I 339

Adry II 21 x

VI 19 suppl x

Donady ~~169~~ x 171
2 signs

DECEMBRE

31 MERCREDI. S. Sylvestre

Cornagnole

Ce fut lui qui composa à sa sœur Elisabeth de la Trinité,
une des amies de sa sœur Marguerite du S. Sacrement,
une longue épitaphe en latin

À propos de sa sœur Marguerite il disait :

« Il me semble que si les Anges vivaient dans un corps
mortel, ils ne pourraient ni vivre ni mourir plus dignement

(Lettre au Baron de Renty, archives du Carmel de Beaume

N° 37, fol 55)

Sur les 3 heures du matin, le jour de sa mort, sa sœur Marguerite
vint se lever sur le chevet et tendit ses mains à une de ses sœurs
pour être aidée. Le F. Cornagnole, qui était proche de son lit,
craignant que ce mouvement ne lui fit mal et qu'il l'amenât
à la mort, lui dit : « Ma sœur, vous voilà sur le bûcher, il n'en
faut plus sortir, la victime est au feu, il ne faut plus qu'elle ait de
mouvement : il faut tout sacrifier au Saint Enfant Jésus. »

(abbé Delbene : Hist. de sa sœur M. p. 287)

Le soir du même jour (24 mai 1648) le F. Cornagnole lui montra
une relique du S. Suaire de Turin qu'elle baisa avec beaucoup de
révérence : il lui lut ses paroles en italien qui étaient écrites au
dessus et lui dit que c'était la langue du Pape

(Ibid. p. 281)

Les Hospitalières de Besançon

L'expulsion brutale des Sœurs de Saint-Paul de Chartres (1) de l'hôpital de Poissy, où, moyennant un salaire de trois francs par jour, elles donnaient aux malades leurs soins avec un dévouement qu'on ne saurait chiffrer, doit attirer notre attention sur les nombreuses Congrégations hospitalières qui, depuis le haut moyen âge, ont fait briller d'un si vif éclat en France la charité chrétienne.

Aussi est-ce avec raison que dans un de ses plus récents numéros la *Croix* signalait la Congrégation des Sœurs des hospices de Lyon, qui a mérité l'admiration des maires de cette ville, parfois peu sympathiques à la religion, et les éloges maintes fois répétés de M. Herriot.

Lyon n'a pas le privilège de ces Congrégations qui se sont formées pour desservir un hôpital déterminé qui demeure leur maison-mère lorsqu'elles ont essaimé en d'autres maisons. Besançon en possède une non moins admirable que celle de Lyon et qui, tout en demeurant dans la maison même de sa fondation, s'est répandue de Besançon dans les régions limitrophes, et en particulier dans toute la Franche-Comté, en Bourgogne et en Suisse.

L'une de ces religieuses, la Mère du Couédic, a eu l'heureuse pensée de décrire l'histoire de sa Congrégation. Depuis sa fondation, dans la seconde moitié du *xvii^e siècle*, jusqu'à nos jours (2). Comme sa Supérieure générale, la Révérende Mère Viellard, elle a pensé avant tout que son livre devait servir à l'édification de ses Sœurs en leur racontant « en cette histoire intime » l'admirable passé de leur Congrégation. « N'y puiseront-elles pas, dit-elle, une conception plus haute de leur mission et l'ambition de se faire les émules de leurs aînées par une charité plus ardente, plus tendre, plus universelle envers les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? »

Mais tous ceux qui liront ce volume seront heureux aussi d'y lire une belle page de l'histoire de la charité chrétienne dans le monde. Ils y verront à quelle puissance d'abnégation s'élève l'amour du prochain quand il prend sa source sans cesse jaillissante dans l'amour de Dieu ; ils y admireront des religieuses qui, au cours d'une vie obscure aux yeux des hommes, ont su pratiquer, dans la régularité de leurs occupations quotidiennes, une vie profondément religieuse en union constante avec Dieu et s'acquitter avec amour du service des malades ; ils y verront une belle lignée de supérieures femmes de tête et de cœur, se débattant parfois avec de grandes difficultés et les surmontant avec une ténacité toute comtoise.

*

L'hospice de Beaune est l'un des plus connus de France ; que de touristes s'arrêtent pour le visiter comme une image artistique et religieuse, demeurée intacte, d'un passé cinq fois séculaire, en admirer l'architecture et les œuvres d'art qui font de cet « hôtel » des pauvres un vrai musée ! Chaque année, les journaux relatent les enchères où se disputent les vins des Hospices de Beaune, qui sont le bien et le revenu des pauvres.

Or, les Hospitalières de Besançon ont été, à l'origine, un rameau détaché de la communauté de Beaune. Ce fut le 24 mars 1667 que quatre Sœurs venant de l'hospice de Dôle, desservi par des religieuses de Beaune, firent leur entrée solennelle à Besançon, accompagnées du p. Carmagnole, de l'Oratoire, leur directeur, et de la maîtresse de Beaune.

Comme il arrive souvent aux œuvres de Dieu, la fondation des Hospitalières de Besançon connut les plus graves difficultés, jusqu'au jour où leur gouvernement fut successivement aux mains de deux femmes d'une rare énergie et d'une vie spirituelle intense : Mère Clère et Mère Arbillieur. Elue supérieure le 17 février 1694 et huit fois réélue, cette dernière gouverna pendant vingt-quatre ans la Congrégation, dont on peut la considérer comme la seconde fondatrice.

Figure expressive que celle de Mère Arbillieur ; plus de deux cents ans ont passé depuis sa mort (1732) et devant son portrait nous pouvons nous la représenter encore pourvoyant à tout, en imposant à tous par le port grave et majestueux de sa taille, l'expression virile de ses traits qui dénotent la personne faite pour le commandement. Peut-être apportait-elle dans le gouvernement plus de force que de tendresse, mais cela n'était-il pas à propos au début d'un grand hôpital à ordonner, d'une Congrégation à établir, à former, à constituer ?

Dans cette œuvre, l'archevêque de Besançon, Pierre-Antoine de Grammont, Président d'honneur du Conseil et directeur de l'hôpital, soutint de ses conseils Mère Clère et donna à la communauté sa personnalité, en revisant les Constitutions de Beaune, qui, rédigées au *xv^e siècle* par le chancelier de Bourgogne Rolin pour l'hôpital de Beaune, avaient régi à ses origines celui de Besançon (1697). « Dès lors, le trône de Beaune se sépara en deux branches distinctes : l'une, fidèle à la Règle de Rolin, conserve aux Sœurs le titre d'Hospitalières de Sainte-Marthe ; l'autre, celle de la Franche-Comté, assure aux Sœurs celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs. »

Comme celui de Beaune, l'hôpital de Besançon garda soigneusement ses traditions. Si le soin des malades a évolué par suite des progrès de la science, suivis avec soin par les Sœurs, les administrateurs et le

corps médical, le cadre est demeuré le même.

Ce sont les majestueux bâtiments qui évoquent l'image d'un grand roi, lequel voulut marquer par leur construction la prise de possession de la Franche-Comté par la France ; c'est son admirable grille, chef-d'œuvre de la ferronnerie du grand siècle ; et si l'Hôtel-Dieu de Beaune est un vrai musée du *xv^e siècle*, on peut dire que la pharmacie de celui de Besançon en est un autre.

Léguée par le maître apothicaire Gabriel Gascon, « qui ne put pas se résoudre à abandonner sa somptueuse officine aux hasards des successions... elle est demeurée intacte avec ses potiches, ses buires et burettes, ses trois grands vases, ses anciennes faïences, spécimens rares des fabriques illustres. Le grand lustre de bois doré est là, avec les meubles revêtus de l'étoffe première, velours de Gènes à grands ramages, les rideaux en gros de Naples, le mortier du *xv^e siècle*, sonore comme une cloche, avec son inscription : *Virescit vulnere virtus* (les blessures reçues augmentent le courage) ».

Au cours de son existence, la communauté de Besançon a connu les difficultés. Les guerres de Louis XIV lui ont envoyé parfois beaucoup plus de blessés et de malades qu'elles n'en pouvaient recevoir et soigner ; et déjà l'hôpital avait son quartier militaire qu'il a depuis conservé. Le terrible hiver de 1709 soumit à une rude épreuve le sens pratique de Mère Arbillieur. Mais avec les besoins se multiplièrent aussi les fondations et les dons, sous la constante protection des archevêques, et les lits se multiplièrent.

La plus dure des épreuves fut la Révolution, au cours de laquelle les Hospitalières conservèrent leur foi et leur fidélité aux représentants légitimes de la hiérarchie. Elles méritèrent d'être dénoncées comme *fanatiques* et *dangereuses* par le club des Jacobins à la municipalité, laquelle, connaissant les bienfaits des Sœurs, essayait de les conserver à l'hôpital. Mère Couédic raconte toutes les vexations dont elles furent l'objet et qu'elles supportèrent courageusement parce qu'elles ne voulaient pas désertir leur poste de charité. Elles allèrent jusqu'à accepter au milieu d'elles des infirmières « patriotes » choisies par le club ; finalement, elles furent expulsées parce qu'on les accusait de « fanatiser » les infirmières jacobines qu'on leur avait imposées et dont plusieurs, il est vrai, subissaient leur irrésistible ascendant.

Plusieurs restèrent à Besançon, et l'une d'elles, Sœur Clère, imitant les saintes femmes de la primitive Eglise, qui allaient réclamer aux bourreaux les corps des martyrs pour leur donner la sépulture, eut le courage d'aller prendre le corps du prêtre Galmiche, qui venait d'être fusillé et que dans un tombereau on conduisait à la fosse commune.

Leur absence de l'hôpital Saint-Jacques en avait amené la ruine. La « Maison de la Montagne » ou « des Enfants de la Patrie » (c'était son nouveau nom) était tombée dans un état de délabrement et de complète désorganisation ; onze infirmières vauquaient tant bien que mal au service de la maison, assuré en 1792 par vingt-deux religieuses. Par ailleurs, la caisse de l'établissement était presque à sec et, en vertu de la loi du 23 messidor, la plupart de ses biens aliénés. Le patrimoine des pauvres avait été pillé avec celui de la France !

La Commission administrative de l'hôpital comprit que seule la rentrée des Sœurs pouvait rendre à cette maison son ancienne splendeur, et, sur sa demande, un ancien révolutionnaire, devenu préfet du Doubs, Jean de Bry, les y rappela. Le 21 décembre 1801, six Sœurs se réunirent chez Sœur Faivre pour assister à deux messes célébrées, la première par l'abbé Breluque, l'un des vailants défenseurs de l'orthodoxie catholique pendant la Révolution, ce qui lui valut la persécution de Mgr Le Coz, ancien évêque constitutionnel de Rennes et imposé au Pape comme archevêque concordataire de Besançon, et la seconde par M. de Chaffoy, vicaire général de l'évêque de Lausanne, lequel, étant premier suffragant du siège de Besançon, avait été administrateur de l'archidiocèse depuis la mort en exil de Mgr de Durgort, l'archevêque légitime, jusqu'à la fin du schisme constitutionnel.

L'amélioration se fit sentir aussitôt après la rentrée des Sœurs. « Au 13 décembre 1801, le total des hospitalisés était de 341 ; il s'éleva à plus de 500 pendant les premiers mois de l'année suivante, et, en juillet, fut de 582 » ; et cependant les difficultés n'avaient pas tout à fait cessé. A cause de la fidélité qu'elles avaient toujours gardée au clergé insensément et à sa hiérarchie légitime, et la confiance qu'elles témoignaient aux anciens vicaires généraux de Mgr de Durlfort, M. de Chaffoy et de Villefranco, dont le premier devait devenir évêque de Nîmes et le second coadjuteur de Mgr de Pressigny, archevêque de Besançon sous la Restauration, les Hospitalières furent l'objet de l'hostilité de Mgr Le Coz. Un moment, il conçut le dessein de les remplacer par les Sœurs de Charité de sainte Antide Thouret. La nouvelle supérieure, Mère Boyer, surmonta tous ces obstacles, et quand elle mourut, après avoir quitté le supériorat en 1808 pour devenir assistante, l'avenir de la Congrégation et de l'hôpital était assuré.

C'est vers ce moment que, comme l'avait fait au *xv^e siècle* la communauté de Beaune, celle de Besançon essaya à son tour. Mère du Couédic raconte les fondations qui se firent en 1841 à Neuchâtel, avec l'aide du comte de Pourtalès, appartenant à une famille protestante du midi de la France, émigrée en

« Il put s'exprimer ainsi : « *Je n'ai pas de mère, mais j'en ai une* ». »

En 1838, une nouvelle affiliation fut faite, celle de Poligny, suivie de celles d'Ornans (1843), de Semur (1861), de Luxeuil et de la création d'un orphelinat à Saint-Ferjeux, paroisse de la banlieue de Besançon.

Ce livre, d'une lecture si attachante, donne des détails fort intéressants sur la vie de l'hôpital et des Hospitalières à la fin du dernier siècle et dans le premier quart de celui-ci. On y constate la continuité de la Congrégation qui continuée à essaimer, puisque, en 1895, elle fondait l'Hôtel-Dieu du Creusot ; en 1927, elle prenait la direction de celui de Cannes, qu'une municipalité laïque avait laïcisé en 1930, une maison à Einsiedeln, et enfin un noviciat à Saint-Ferjeux.

De ces développements successifs les artisans étaient, avec les supérieures de valeur qui gouvernèrent la Congrégation, les supérieurs ecclésiastiques qui étaient leurs conseillers naturels, et dont plusieurs ont laissé un nom dans l'histoire de l'Eglise de Besançon, dont ils furent les vicaires généraux avant leur élévation à l'épiscopat : MM. Touchet, plus tard évêque d'Orléans et cardinal ; Labeuche, mort prématurément évêque de Belley, et Humbrecht, qui devait devenir lui-même archevêque de Besançon.

Non contentes de desservir elles-mêmes l'hôpital, beaucoup de religieuses s'en sont faites les bienfaitrices quand elles appartenaient à des familles comblées des dons de la fortune. Ceux qui connaissent la vie religieuse de Besançon comprendront l'allusion discrète que fait Mère du Couédic à l'une de ses religieuses, insigne bienfaitrice de l'hôpital.

JEAN GUIRAUD.

ements mis en œuvre. Puisse-t-il faire école ; l'histoire locale y gagnera beaucoup.

Saint Veran de Cavaillon, par M. l'abbé E. NAUDIN. *Aubanel, Avignon.*

Ce petit volume de 60 pages nous fait connaître l'histoire de saint Veran, évêque de Cavaillon au VI^e siècle. L'abbé Naudin a utilisé, pour ce faire, de nombreux documents, en particulier les œuvres de saint Grégoire de Tours, du poète Fortunat, des manuscrits, les Bollandistes.

Et le livre se termine par la prière d'un vieil auteur :

« Saint Veran, pieux confesseur, viens dans notre misère à notre secours... »

Mes missions à colorier. — Le prix de cet intéressant album que nous avons déjà signalé et dont le texte est de notre excellent confrère M. Lesourd est de 8 francs. Il est édité non pas à Tours, mais à Toulouse, chez B. Sirven, 76, rue de la Colombelle.

La conversion du méchant loup, par M. DUROY. *Editions de l'Apostolat de la Prière.* 2 fr. 25. Toulouse, 9, rue Montplaisir.

C'est l'histoire, que les enfants liront avec grand profit — avec intérêt aussi, car le petit livre est brillamment et abondamment illustré — du loup et de « Fr. François ».

Les petits Croisés notamment auront plaisir à parcourir ces pages bienfaitrices.

Caïn, par M. l'abbé BOLLIN, *Trame en 3 actes avec tableaux et chœurs. Collection « En avant musical ». Cérès, imprimerie Coste, 7, rue du Vieux-Céret. Prix : 3 fr. 50. S'adresser à l'auteur, curé de Mandeure (Doubs), c. c. Dijon, 107-34.*

Ce drame en vers, très vivant, peut être joué par six personnages, plus quatre enfants et des figurants.

Heure sainte, par F. BARTHÉLEMY, curé de Saint-Joseph de Sete. *Prix : 1 fr. par quantités. Imprimerie Jeanne-d'Arc, place des 3/6 Béziers.*

Ce petit opuscule de 25 pages, selon la propre expression de Mgr Brunhes, évêque de Montpellier, offre dans sa simplicité voulue un recueil de pensées chrétiennes très propres à soutenir la réflexion et la prière au cours d'une adoration.

Ozanam, par J.-C. CHICHON, *préface de Mgr James Leen, archevêque-évêque de Port-Louis. General Printing, Port-Louis (Ile Maurice).*

Au moment où le monde entier vient de célébrer le centenaire de la fondation des Conférences de Saint-Vincent de Paul, ce livre vient à son heure.

On a certes écrit maints livres sur Ozanam. Mais M. J.-C. Chichon a su puiser dans chacun d'eux ce qu'il y avait de plus propre à faire connaître l'étudiant, le professeur, l'historien, l'époux, le père de famille et, surtout, le chrétien.

L'auteur a su également mettre en un puissant relief le solide fondement des qualités d'Ozanam, sa foi et son humilité, et montrer en lui un véritable précurseur de l'Action catholique.

Aussi, sommes-nous convaincus que cette vie d'Ozanam fera le plus grand bien.

« Elle sera pour les confrères, écrit Mgr Leen, une étude, une méditation... Elle sera pour tous un puissant attrait vers l'idéal d'une vie de sacrifice, de générosité et d'abnégation... »

Manuel des paroisses. Pour toute la France, par M. ROBERT LESAGE, *cérémoniaire de S. Em. le cardinal Verdier. Editions Publirec, 53, rue Thiers, Marseille. Illustré, cartonné : 6 fr. 50.*

M. Robert Lesage offre à tous un livre pratique, portatif, aussi complet que possible et de prix modéré, pouvant satisfaire tous les âges, toutes les conditions, les catholiques de tous les diocèses.

Ce livre de 580 pages comprend trois parties : 1^{re} prières, sacrements, année liturgique ; 2^e cantiques (127) ; 3^e chant liturgique.

Messe et liturgie des enfants, par Dom J.-B. MONNOYEUR.

Dans ce petit volume illustré, le savant auteur se propose de présenter non pas tant une explication que le texte même de la messe.

Les enfants, surtout au-dessous de 12 ans, ne pourront certes pas en comprendre toute la doctrine si substantielle, et le texte doit donc être l'objet de commentaires.

Ce livre fait comprendre que « la participation des enfants à la vie liturgique n'est pas un accessoire ou un hors d'œuvre dans leur éducation chrétienne, mais un moyen nécessaire ». Il les conduit à une connaissance plus parfaite de la religion. Aussi n'est-il qu'un extrait de *Liturgie de la jeunesse*, livre des adolescents, auquel il doit amener le petit persévérant.

Signalons, du même auteur : *Liturgie usuelle et liturgie des défunts*, extrait de *Liturgie des fidèles*, prix 2 fr. 50, et *la Messe des fidèles* ; 2 fr. 50.

Figurines dominicaines, par MAURICE DEFLANDRE. 3 francs. H. Simons, 7, rue de l'Ouest, à Nanterre (Seine).

Dans cette petite brochure illustrée, M. Maurice Deflandre trace, d'un crayon rapide, mais sûr, le portrait de la bienheureuse Diane d'Andale, de la Mère Agathe de la Croix, de la bienheureuse Dorothée de Péronat, de sainte Colombe de Rieli, du bienheureux Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique ; du bienheureux Bernard de

ire ma voiture et l'amène de la grotte. Demeurez et d'heure je viens vous ez pas seule !... s'écria-t-elle en posant précipitamment sa main gauche sur le bras tandis que de la droite sa poitrine Téheran, sir été dérangé. Partons avec vous.

e remontait autour de collet de sa mante et ns-toi tranquille !... dit-elle s'agitait ; n'es-tu pas petite tante ?... M. le mineur. Ne bouge pas, être mouillé. comprendre et se lava ras de Marie-Dorothée. celle-ci, l'étoffe mauve du nez se tendit davan- e était par le col dans était. La jeune fille re- non sur sa tête ; alors, e Guy qui avait enfilé tuilé et remis son cha- it-elle résolument : avec pas d'être emportée par re petite dame-de-nuit

relottant tremblait dans sa son bras libre sous r, et ils sortirent de la térieures étaient moins s d'où ils émergeaient, aussi moins calmes l.

Tout de suite, une trombe de vent les accueillit, les encercla, les serra, les écrasa l'un contre l'autre, proies dont la résistance exaspéra l'élément déchaîné. L'eau glacée cingla leurs vêtements, et Guy sentit courir le long de sa nuque une rigole froide. Sous son bras, il sentit trembler le mince bras qui se réchauffait peu à peu à son contact.

— N'avez pas peur !... courage !... dit-il. A travers les buissons trempés qui se couaient sur leurs pieds les eaux dont ils étaient chargés, Le Fauvellier guida Mlle de Foncreuse. Tâche difficile dans cette obscurité, car les trombes avaient effroyablement raviné le sentier, et le jeune homme, qui y était cependant passé tout à l'heure, ne le reconnaissait plus !... Des ruisseaux couraient partout avec des véhémences de source. Des creux, des fondrières s'étaient traîtreusement ouverts, et les pieds s'y enfonçaient dans un clapotement mou, paleaueant parmi la fange.

Néanmoins, avec une force persévérante, Guy entraînait sa compagne sous la pluie qui ne cessait pas. Les hauts arbres se fondaient sous des rafales mouillées et semblaient se dire l'un à l'autre : « Où vont ces deux imprudents ?... Où vont-ils ?... »

Quand ils arrivèrent au chemin forestier, Mlle de Foncreuse était à bout de forces. Mouillée, grelottante, elle dit d'une voix plaintive :

— Votre maison est à deux pas... et le châteaue est si loin !... Permettez-moi d'aller chez vous... j'imagine qu'Artemise ne sera pas encore couchée ?... — Elle doit même être fort inquiète à

mon sujet, riposta M. le maître, frappant du pied sur les mousses trempées pour détacher de ses bottes la gangue de boue qui alourdissait ses pas. Je n'osais vous demander de venir à la régisserie... mais croyez que je suis heureux de votre décision. Un grog brûlant vous ranimera tandis que je préparerai ma voiture, et vous aurez le temps de faire sécher votre mante et vos souliers.

Un faible miaulement de Téheran, étouffé par l'étoffe, sembla approuver ces sages paroles. Obliquant directement dans la direction de la régisserie, les deux jeunes gens se hâtèrent.

La fureur de l'ouragan sembla s'accroître à mesure qu'ils s'approchaient d'un abri. Une dernière gifle du vent les lança contre la barrière, que Guy ouvrit d'une main fébrile :

— Venez !... Venez !... dit-il précipitamment, comme s'il eût senti dans la nuit un péril inconnu menacer sa compagne.

Il respira quand ils furent dans la cour, un peu protégés de la violence du vent par les constructions du garage et des dépendances. Arménise, qui avait l'ouïe fine, devait avoir surpris le grincement de la barrière, car elle apparut immédiatement en haut du perron, et, derrière elle, la large porte ouverte dessina un grand orbe lumineux.

(A suivre.)

GINESTE DE COSPRONS.

.....
A partir de 17 heures, la « Croix » se trouve à Paris dans toutes les gares. On peut la demander et même l'envoyer.

des frontières. Pour toute récompense de leur sacrifice, ils n'ont reçu qu'un régime d'exception. On a conservé en Algérie trop de survivances du temps de la conquête. Français, les indigènes ne sont pas traités en Français. Les rivaux du Code forestier, de la responsabilité collective, des tribunaux d'exception s'appesantissent sur eux. Quant à ceux que nous avons élevés dans nos écoles, cette élite intellectuelle musulmane dont la France devrait être fière, elle l'écarte comme une parente pauvre. Au moment où se manifeste le réveil universel de l'Islam, il importait que quelqu'un prît en main les intérêts de nos frères d'outre-mer et montrât le danger qu'il y avait à laisser en marge de la société française des hommes qui, pour avoir accompli tous leurs devoirs nationaux, réclament de l'élémentaire justice qu'elle leur accorde l'exercice des droits nationaux. M. Jean Mélià, ancien chef de cabinet du gouverneur général de l'Algérie, s'est fait avec chaleur l'avocat de cette noble cause. En des pages simples, mais émouvantes, il a dépeint le triste sort réservé à l'indigène musulman, sort profondément injuste auquel il importe de mettre rapidement un terme si nous ne voulons pas un jour perdre la plus belle de nos possessions d'outre-mer. Que le droit commun soit appliqué, que la justice soit égale pour tous, que l'élite intellectuelle indigène obtienne la place qu'elle mérite, telles sont les revendications amplement justifiées dont M. Jean Mélià s'est fait l'écho.

Le delta du Nil, étude de géographie humaine, par JEAN LOZACH, 283 pages, 13 planches et une carte en couleur hors texte. Publications de la Société royale de géographie d'Egypte.

Dans les pays de vieille civilisation, les souvenirs de l'antiquité recouvrent bien souvent les aspects de la vie moderne. Ainsi en est-il de l'Egypte. L'étranger ne s'intéresse qu'aux souvenirs de la vieille civilisation pharaonique et néglige généralement qu'un regard distrait à l'activité économique, politique et industrielle de l'Egypte moderne. La plaine riche, mais monotone du delta du Nil ne retient pas l'attention du voyageur pour qui l'Egypte ne commence qu'au Caire. M. Jean Lozach s'est efforcé non sans talent de combler cette lacune en fournissant sur cette région mal connue une étude géographique précise et complète. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce livre un travail de spécialiste et de technicien, mais bien plutôt celui d'un géographe qui attache plus d'importance à la vie urbaine et à la vie rurale, aux modifications apportées par l'homme au régime du Nil, aux cultures qu'il a entreprises, à l'usage qu'il a fait des ressources que lui fournissait la nature, à son existence sur ce sol transformé par lui qu'à la géographie physique approfondie du delta.

La divine histoire de Jésus Enfant, racontée aux petits : l'histoire merveilles de Lourdes, racontée aux petits. Deux volumes de 50 pages, 22 x 18, avec chacun une image surprise hors texte. Le texte de Mlle DEHN, illustrations de M. Robert Laslier. Chaque album, franco : 8 fr. 25. La douzaine, 99 francs. Vente au détail, Mlle M. Delin, 16, rue Notre-Dame, Montmorency (S.-et-O.).

Ces deux ouvrages, d'une formule simple et heureuse, parfaitement adaptée aux possibilités de l'enfant, peuvent rendre service et faire beaucoup de bien. « C'est délicieux de simplicité et d'élégance, il n'y a rien de plus facile à lire, chaque leçon est parsemée de remarques pratiques qui feront entrer l'Evangile dans la vie des jeunes lecteurs et aideront à en faire de vrais chrétiens. »

Face au paganisme : Jean-Baptiste et Hérodiade, par le P. BESSIÈRES, S. J.

Poursuivant à Genève, Toulouse, Rome, Bordeaux, les conférences commencées l'an précédent en la primatiale de cette ville, sous le titre : « Jésus et l'âme contemporaine », le R. P. Bessièrès aborde, en cette deuxième série, la vie publique du Christ.

Il s'arrête à « ce géant de l'apostolat et du Verbe » : Jean-Baptiste.

Contraste tragique, le jeune et pur prophète meurt broyé par le paganisme d'Hérode, d'Hérodiade, de Salomé et de leurs complices.

Après avoir exposé la carrière du Précurseur, le P. Bessièrès décrit ces mœurs païennes que Jean flagelle avant d'être brisé par elles : immoralité, criminalité et tristesse, incriminabilité et superstitions, dureté et lâcheté.

Or, le néo-paganisme actuel : bolchevisme, racisme, agnosticisme maçonnique et libre penseur, et aussi la « démission » de certains chrétiens devant le mal, mènent l'humanité aux mêmes abîmes. Il faut donc organiser la défense de la chrétienté.

Suit, comme retraite pascalle, un commentaire de l'« Ave Maria », cette « prière de réserve », comme disait Péguy.

Lucie, petite fille d'Israël, par M. L. BAUDIN. Collection « Amies de Jeunes » : 8 francs.

Lucie, petite fille d'Israël élevée dans un milieu sans foi, sans joie, entend l'appel de Dieu. Malgré des obstacles de toute sorte, elle répondra à cet appel. Ce livre est le récit de la lutte terrible qu'elle est obligée de mener contre sa famille qui fait saigner son cœur en n'en comprenant pas les aspirations ; le récit des interventions amicales de Christiane, amie d'élite, guidée sur le chemin de Lucie.

Batherel III 426-432

LV. — Le Père André Carmagnole,

Entré en 1637, mort en 1688.

Ce Père naquit à Cotignac (1), dans le diocèse de Fréjus, gros bourg auprès de Notre-Dame de Grâces en Provence, le 9 mars 1619, et fut baptisé le 17 du même mois. Il entra dans l'Oratoire le 27 janvier 1637 à la maison d'Aix, et fut mis sous la direction du Père André Brayon. Il enseigna ensuite les belles-lettres dans nos collèges de Marseille et de Beaune. Il fut ordonné prêtre par M. de Neufchèse, évêque de Châlon-sur-Saône le 19 mars 1643 ; puis envoyé étudier en théologie à Saumur.

Après son cours, il s'adonna à la prédication pour laquelle on lui trouvait du talent. Le Père Bourgoing, faisant sa visite à Lyon en 1649, l'y trouva qui y prêchait les Dominicales à Saint-Nizier, et l'emmena avec lui à Beaune, où il l'installa supérieur au mois de juin de la même année.

C'est son grand théâtre que Beaune; il y répandit une grande odeur de piété. Il s'y fit aimer et considérer extrêmement de toute la ville. Il s'y fit surtout la réputation d'un si fameux prédicateur, qu'après lui, ils n'en pouvaient plus goûter d'autres. Quoiqu'il leur parlât d'une manière fort élevée et un peu guindée, selon l'ancien goût de nos premiers Pères. Mais c'est pour cela même qu'il leur plaisait, en sorte que quelque habile homme qu'on leur envoyât, ils en revenaient toujours à lui disaient : « Parlez-moi de M. Carmagnole ; c'était un orateur que cet homme-là. Il avait bien du sublime. Dès l'exorde, il s'élevait

(1) CARMAGNOLE, Déclaration de son état donnée par lui-même.

si haut que vous le perdiez de vue, tant il donnait dans le platonisme. » Enfin on était si charmé de lui, que, pour l'arrêter dans la ville, on lui donna la théologale du chapitre de la Collégiale.

Quoi qu'il en soit de son talent pour la chaire, il en avait constamment beaucoup pour la conduite (1), étant un homme sensé, judicieux, attentif ; et il fit bien voir dans l'exercice de la charge d'administrateur ou supérieur de l'Hôtel-Dieu de Beaune, un des plus beaux qui soit dans aucune ville de province, qu'on le força en quelque façon d'accepter de l'agrément de ses supérieurs (2). Le Père Bourgoing avait de la peine à consentir de se passer d'un si bon sujet ; mais le doyen de la sainte chapelle de Dijon, qui était député du second ordre à l'Assemblée du clergé, fit à la sollicitation de Messieurs de Beaune de vives instances au Père général pour cela, et ne l'emporta même qu'à la faveur de plusieurs évêques de l'Assemblée par lesquels il le lui fit demander. Il remplit vingt ans cet emploi avec toute la sagesse, l'intelligence, la charité qu'il demande, et, comme il ne l'avait accepté qu'à son corps défendant, s'y regardant comme hors de l'Oratoire, qui était son vrai élément, il écouta les invitations du Père Senault, successeur du Père Bourgoing, à quitter tout, administration et théologale, pour venir le joindre à Paris d'où il l'envoya supérieur à Rouen en 1669 (3), et ensuite à la maison des Vertus.

Il passa par toutes les charges de la Congrégation, de visiteur, d'assistant, de Procureur Général, et les exerça avec beaucoup de zèle, de prudence et de marques d'affection pour son corps. Etant visiteur en 1675 (4), le Père de Sainte-Marthe l'emmena avec lui à Soissons pour lui faire

(1) CLOYSEAUT, *Ménologe*, page 223.

(2) CARMAGNOLE, *Déclaration*.

(3) *Registre du Conseil*.

(4) *Visite de Soissons* de 1675.

régler les conditions de notre établissement dans le séminaire. Il les fit aussi avantageuses qu'il lui fut possible. Après quoi, il écouta celles de la ville pour le collège, qu'il régla aussi, n'étant pas sorti de ce pays-là qu'il ne nous y eût établis dans ces deux fonctions.

La reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, qui venait d'épouser Charles II au mois d'août 1679, étant venue un jour dans notre église de Saint-Honoré, le Père Carmagnole, alors supérieur de la maison, la harangua à la tête de la communauté. On trouve une copie de son compliment dans la seconde partie du *Mercure Galant* (1). S'il l'a composé, et qu'il ne soit pas l'ouvrage d'un autre Père de la maison, et fallait que l'auteur fût bien revenu de son platonisme de Beaune.

Voici la pièce :

« Madame, la grâce singulière que nous recevons de Votre Majesté redouble la joie qui nous est commune avec toute l'Europe de ce que Dieu l'a choisie pour être le nœud de l'union éternelle entre les deux plus grandes monarchies du monde et celui de cette paix si souhaitée qui sera désormais la félicité de tous les peuples. Cette gloire, Madame, était réservée à votre sacrée personne, et j'ose dire que le Ciel l'avait longtemps promise à la terre. L'empereur Charles V, l'un des plus illustres aïeux de Sa Majesté Catholique, en fit la prophétie par ces lys mystérieux qu'il planta de ses mains augustes dans le jardin de sa solitude sur la fin du mois d'août de l'an 1558. Car, au moment de la mort de ce grand monarque, qui arriva peu de temps après dans l'automne de cette même année, cet oignon de lys jeta tout d'un coup une tige de deux coudées avec une merveilleuse fleur aussi épanouie et aussi odoriférante que ces sortes de fleurs ont accoutumé d'être en Espagne, en leur saison ordinaire. Présage certain, Madame, qu'un lys miraculeux serait transplanté en Espagne sur la fin du

(3) *Mercure galant*, 2^e partie, octobre 1679.

mois d'août, au temps où la gloire de cet empire semblerait souffrir quelque sorte d'éclipse pour y porter dans l'automne, avec la paix, les joies du printemps, de nouvelles espérances, et, ce qui est plus estimable, la pureté, les grâces et les vertus de nos lys, dont le Ciel a comblé Votre Majesté.

Fasse donc le Ciel que cette paix soit éternelle, que les vertus de nos lys soient fécondes dans les terres d'Espagne, que l'odeur s'en répande dans tout l'univers, et que toute la terre en soit embaumée. Fasse le Ciel que, comme le soleil éclairera toujours quelque partie de votre Empire, et ne se couchera jamais sur vos terres, ainsi le soleil de la grâce, qui vous a fait naître pour le bonheur du monde, et qui a orné votre belle âme de toute la candeur et de toutes les grâces de nos lys, l'éclaire et l'échauffe toujours de ses rayons, sans y jamais souffrir de nuit ni d'éclipse; qu'il vous fasse mère d'une longue postérité de rois et de saints, et qu'après que Votre Majesté aura régné, et l'aura fait régner plus d'un siècle sur tant de peuples, il vous élève dans son royaume sur un des plus hauts trônes de sa gloire.

Ce sont là nos vœux, Madame, que nous allons joindre à ceux de Votre Majesté aux pieds des saints autels. »

Le lys planté par Charles-Quint, et qui poussa à sa mort, au rapport de ses historiens, et l'induction qu'en veut tirer notre orateur, ne sont pas du goût de Bayle. Il relève ce trait dans ses *Pensées sur les comètes* (1), et en parle encore dans son *Dictionnaire*, article de Charles-Quint (2).

Notre 18^{me} assemblée, qui se tint en 1684, ayant ordonné que l'on commettrait à quelques personnes capables le soin de faire un Recueil exact des statuts de nos assemblées, rangés et réunis par matières, pour être comme un corps de statuts pour régler notre discipline, ce soin tomba sur le Père Carmagnole, qui est par conséquent l'éditeur de cet ouvrage (3).

(1) Page 294.

(2) Note C. C.

(3) Ce fut le P. Thorentier. Voir *Histoire Générale*, 3^e partie, 5^e époque.

Recueil des statuts de la Congrégation de l'Oratoire de JÉSUS, où l'on voit son établissement, son esprit, sa conduite, ses usages et ses fonctions, le tout recueilli de la bulle de son Institution, des autres bulles et brefs des souverains pontifes, des lettres patentes de nos Rois, des actes des dix-huit premières Assemblées générales de la même Congrégation et de quelques autres actes authentiques. Divisé en deux parties et imprimé par ordre du R. P. Général, suivant les délibérations des quatre dernières assemblées. Paris, chez Lambert-Roul-land, 2 vol. in-12. 1/4
1/c
1/i

Seconde partie du recueil, etc., où il est traité de l'établissement de nos maisons, de leur conduite et du gouvernement général de la Congrégation. 1/i

L'esprit de régularité, de prudence et de paix faisait le caractère du Père Carmagnole (1). Il en donna de bonnes preuves dans des temps fort difficiles, s'étant trouvé assistant et supérieur de la maison de Paris pendant la première disgrâce du Père de Sainte-Marthe.

Nos ennemis ne cherchaient alors que des prétextes pour persécuter la Congrégation et y mettre la division au sujet de cette dispersion du chef du troupeau. Mais il sut si bien gouverner, qu'il conserva la paix et l'union au dedans sans donner prise au dehors. 1/-
1/-

Il mourut à la maison de Paris le 5 Décembre 1688, âgé de soixante-dix ans.

Je crois pouvoir prendre la liberté de vous représenter qu'il serait bon que dans la première lettre que vous écrirez au Révérend Père Carmagnole ou au Conseil, vous lui marquiez votre satisfaction et vos sentiments sur ses soins auprès du Révérend Père de la Chaise, dont nous sentons tous les jours de si bons effets. Il s'y emploie avec un grand zèle, et il aime tendrement la Congrégation. Ce que vous avez la bonté de lui 1/2
H aux

(2) CLOYSEULT, Ménéloge, p. 224. (1)

écrire sur cela, l'encouragera, et adoucira quelque petite peine
que je sais qu'il a de certaines réflexions, que quelques-uns de
ceux ont faites sur la relation qu'il a avec le R. P. de la
Chaise, laquelle nous est très utile, et où il ne cherche et ne
trouve pas assurément à satisfaire l'amour-propre. Ces per-
sonnes-là ne lui rendent pas justice sur ce point (1).

12
16

(1) Lettre du Père Bahier au Père de Sainte-Marthe à Saint-Paul, du 14 juin 1679.

Extrait du baptistère de la Paroisse de
Cotignac -(Var-)

- " Du 17 mars 1619 a esté baptisé
" André Carmagnolle, fils de Barthelémy
" et (i'u deux noms illisibles) le perrin
" andré Chanarou, la messine Appolonnie
" Garnier femme (prénom illisible) Marin "

Signé : Borrelly Vicair.

P.S La date de la naissance n'est
pas indiquée ; mais il est presque probable
qu'il en est le même jour.

VINS DES VIGNOBLES

DE

MM. L. POISOT & Lucien GOY

EN COTE-D'OR	La Pièce de 225 à 228 litres ou les 2 feuilletes, prises à Beaune		
	1893	1894	1895
Corton	800	800	600
Clos du Roy	»	600	500
Aloxe-Corton et Savigny-Vergelesses	»	440	400
Côte de Beaune (vin fin de type courant) ..	350	300	250
MACONNAIS & COTE CHALONNAISE			
Mercrey (Clos Lamarche)	300	250	220
Château de Venière et Côte Chalonnaise ..	200	180	175
VINS BLANCS			
Chassagne et Savigny (type Chablis supr) ..	350	300	275
Château de Venière blanc (type Chablis ct)	270	250	200
M. L. Poisot, qui est également propriétaire au Clos-Vougeot, ne livre ses vins qu'en caisses de 12 bouteilles étampées, aux prix de 60, 72, 84 fr. la caisse, suivant l'année.			
Vente à 3 mois ou à 40 jours 2 %			

LV. — **Le Père André Carmagnole,**

Entré en 1637, mort en 1688.

Ce Père naquit à Cotignac (1), dans le diocèse de Fréjus, gros bourg auprès de Notre-Dame de Grâces en Provence, le 9 mars 1619, et fut baptisé le 17 du même mois. Il entra dans l'Oratoire le 27 janvier 1637 à la maison d'Aix, et fut mis sous la direction du Père André Bayon. Il enseigna ensuite les belles-lettres dans nos collèges de Marseille et de Beaune. Il fut ordonné prêtre par M. de Neufchèse, évêque de Chalon-sur-Saône le 19 mars 1643 ; puis envoyé étudier en théologie à Saumur.

Après son cours, il s'adonna à la prédication pour laquelle on lui trouvait du talent. Le Père Bourgoing, faisant sa visite à Lyon en 1649, l'y trouva qui y prêchait les Dominicales à Saint-Nizier, et l'emmena avec lui à Beaune, où il l'installa supérieur au mois de juin de la même année.

C'est son grand théâtre que Beaune; il y répandit une grande odeur de piété. Il s'y fit aimer et considérer extrêmement de toute la ville. Il s'y fit surtout la réputation d'un si fameux prédicateur, qu'après lui, ils n'en pouvaient plus goûter d'autres, quoiqu'il leur parlât d'une manière fort élevée et un peu guindée, selon l'ancien goût de nos premiers Pères. Mais c'est pour cela même qu'il leur plaisait, en sorte que, quelque habile homme qu'on leur envoyât, ils en revenaient toujours à lui et disaient : *« Parlez-moi de M. Carmagnole ; c'était un orateur que cet homme-là. Il avait bien du sublime. Dès l'exorde, il s'élevait*

(1) CARMAGNOLE, Déclaration de son état donnée par lui-même.

si haut que vous le perdiez de vue, tant il donnait dans le platonisme. » Enfin on était si charmé de lui, que, pour l'arrêter dans la ville, on lui donna la théologale du chapitre de la Collégiale.

Quoi qu'il en soit de son talent pour la chaire, il en avait constamment beaucoup pour la conduite (1), étant un homme sensé, judicieux, attentif ; et il le fit bien voir dans l'exercice de la charge d'administrateur ou supérieur de l'Hôtel-Dieu de Beaune, un des plus beaux qui soit dans aucune ville de province, qu'on le força en quelque façon d'accepter de l'agrément de ses supérieurs (2). Le Père Bourgoing avait de la peine à consentir de se passer d'un si bon sujet ; mais le doyen de la sainte chapelle de Dijon, qui était député du second ordre à l'Assemblée du clergé, fit à la sollicitation de Messieurs de Beaune de vives instances au Père général pour cela, et ne l'emporta même qu'à la faveur de plusieurs évêques de l'Assemblée par lesquels il le lui fit demander. Il remplit vingt ans cet emploi avec toute la sagesse, l'intelligence, la charité qu'il demande, et, comme il ne l'avait accepté qu'à son corps défendant, s'y regardant comme hors de l'Oratoire, qui était son vrai élément, il écouta les invitations du Père Senault, successeur du Père Bourgoing, à quitter tout, administration et théologale, pour venir le joindre à Paris d'où il l'envoya supérieur à Rouen en 1669 (3), et ensuite à la maison des Vertus.

Il passa par toutes les charges de la Congrégation, de visiteur, d'assistant, de procureur général, et les exerça avec beaucoup de zèle, de prudence et de marques d'affection pour son corps. Etant visiteur en 1675 (4), le Père de Sainte-Marthe l'emmena avec lui à Soissons pour lui faire

(1) CLOYSEAU, *Ménologe*, page 223.

(2) CARMAGNOLE, *Déclaration*.

(3) *Registre du Conseil*.

(4) *Visite de Soissons* de 1675.

il fut
du P.

dant

de

logie à

vingt,

"Nizier",

conservé

de

de

qui
n'était

urs de

si faisant

collégiale.

résite,

le portait

lui-même,

ses deux

régler les conditions de notre établissement dans le séminaire. Il les fit aussi avantageuses qu'il lui fut possible. Après quoi, il écouta celles de la ville pour le collège, qu'il régla aussi, n'étant pas sorti de ce pays-là qu'il ne nous y eût établis dans ces deux fonctions.

La reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, qui venait d'épouser Charles II au mois d'août 1679, étant venue un jour dans notre église de Saint-Honoré, le Père Carmagnole, alors supérieur de la maison, la harangua à la tête de la communauté. On trouve une copie de son compliment dans la seconde partie du *Mercure Galant* (1). S'il l'a composé, et qu'il ne soit pas l'ouvrage d'un autre Père de la maison, il fallait que l'auteur fût bien revenu de son platonisme de Beaune.

Voici la pièce :

« Madame, la grâce singulière que nous recevons de Votre Majesté redouble la joie qui nous est commune avec toute l'Europe de ce que Dieu l'a choisie pour être le nœud de l'union éternelle entre les deux plus grandes monarchies du monde et celui de cette paix si souhaitée qui sera désormais la félicité de tous les peuples. Cette gloire, Madame, était réservée à votre sacrée personne, et j'ose dire que le Ciel l'avait longtemps promise à la terre. L'empereur Charles V, l'un des plus illustres aïeux de Sa Majesté Catholique, en fit la prophétie par ces lys mystérieux qu'il planta de ses mains augustes dans le jardin de sa solitude sur la fin du mois d'août de l'an 1558. Car, au moment de la mort de ce grand monarque, qui arriva peu de temps après dans l'automne de cette même année, cet oignon de lys jeta tout d'un coup une tige de deux coudées avec une merveilleuse fleur aussi épanouie et aussi odoriférante que ces sortes de fleurs ont accoutumé d'être en Espagne en leur saison ordinaire. Présage certain, Madame, qu'un lys miraculeux serait transplanté en Espagne sur la fin du

(1) *Mercure galant*, 2^e partie, octobre 1679.

mois d'août, au temps où la gloire de cet empire semblerait souffrir quelque sorte d'éclipse pour y porter dans l'automne, avec la paix, les joies du printemps, de nouvelles espérances, et, ce qui est plus estimable, la pureté, les grâces et les vertus de nos lys, dont le Ciel a comblé Votre Majesté.

Fasse donc le Ciel que cette paix soit éternelle, que les vertus de nos lys soient fécondes dans les terres d'Espagne, que l'odeur s'en répande dans tout l'univers, et que toute la terre en soit embaumée. Fasse le Ciel que, comme le soleil éclairera toujours quelque partie de votre Empire, et ne se couchera jamais sur vos terres, ainsi le soleil de la grâce, qui vous a fait naître pour le bonheur du monde, et qui a orné votre belle âme de toute la candeur et de toutes les grâces de nos lys, l'éclaire et l'échauffe toujours de ses rayons, sans y jamais souffrir de nuit ni d'éclipse; qu'il vous fasse mère d'une longue postérité de rois et de saints, et qu'après que Votre Majesté aura régné, et l'aura fait régner plus d'un siècle sur tant de peuples, il vous élève dans son royaume sur un des plus hauts trônes de sa gloire.

Ce sont là nos vœux, Madame, que nous allons joindre à ceux de Votre Majesté aux pieds des saints autels. »

Ce lys planté par Charles-Quint, et qui poussa à sa mort, au rapport de ses historiens, et l'induction qu'en veut tirer notre orateur, ne sont pas du goût de Bayle. Il relève ce trait dans ses *Pensées sur les comètes* (1), et en parle encore dans son *Dictionnaire*, article de Charles-Quint (2).

Notre 18^{me} assemblée, qui se tint en 1684, ayant ordonné que l'on commettrait à quelques personnes capables le soin de faire un Recueil exact des statuts de nos assemblées, rangés et réunis par matières, pour être comme un corps de statuts pour régler notre discipline, ce soin tomba sur le Père Carmagnole, qui est par conséquent l'éditeur de cet ouvrage (3).

(1) Page 294.

(2) Note C. C.

(3) Ce fut le P. Thorentier. Voir *Histoire Générale*, 3^e partie, 5^e époque.

il fut
du P.

dant

de

logie à

vingt,

Nizies,

conservé

de

de

qui
n'était

urs de

ni faisant

collégiale.

résité,

le portait

lui-même,

ses deux

Recueil des statuts de la Congrégation de l'Oratoire de JÉSUS, où l'on voit son établissement, son esprit, sa conduite, ses usages et ses fonctions, le tout recueilli de la bulle de son Institution, des autres bulles et brefs des souverains pontifes, des lettres patentes de nos Rois, des actes des dix-huit premières Assemblées générales de la même Congrégation et de quelques autres actes authentiques. Divisé en deux parties et imprimé par ordre du R. P. Général, suivant les délibérations des quatre dernières assemblées. Paris, chez Lambert-Roul-land, 2 vol. in-12.

Seconde partie du recueil, etc., où il est traité de l'établissement de nos maisons, de leur conduite et du gouvernement général de la Congrégation.

L'esprit de régularité, de prudence et de paix faisait le caractère du Père Carmagnole (1). Il en donna de bonnes preuves dans des temps fort difficiles, s'étant trouvé assistant et supérieur de la maison de Paris pendant la première disgrâce du Père de Sainte-Marthe.

Nos ennemis ne cherchaient alors que des prétextes pour persécuter la Congrégation et y mettre la division au sujet de cette dispersion du chef du troupeau. Mais il sut si bien gouverner, qu'il conserva la paix et l'union au-dedans sans donner prise au-dehors.

Il mourut à la maison de Paris le 5 Décembre 1688, âgé de soixante-dix ans.

« Je crois pouvoir prendre la liberté de vous représenter qu'il serait bon que dans la première lettre que vous écrirez au Révérend Père Carmagnole ou au Conseil, vous lui marquiez votre satisfaction et vos sentiments sur ses soins auprès du Révérend Père de la Chaize, dont nous sentons tous les jours de si bons effets. Il s'y emploie avec un grand zèle, et il aime tendrement la Congrégation. Ce que vous aurez la bonté de lui

(1) CLOYSEULT, *Ménologe*, p. 224.

écrire sur cela, l'encouragera, et adoucira quelque petite peine que je sais qu'il a de certaines réflexions, que quelques-uns de céans ont faites sur la relation qu'il a avec le R. P. de la Chaize, laquelle nous est très utile, et où il ne cherche et ne trouve pas assurément à satisfaire l'amour-propre. Ces personnes-là ne lui rendent pas justice sur ce point (1) ».

(1) Lettre du Père Bahier au Père de Sainte-Marthe à Saint-Paul, du 14 juin 1679.

de fut
du P.

dant

de

logie à

vingt,
P'Nizies,

conservé

le de

de

qui
n'était

urs de

ni faisant

collégiale.

nésite,

le portait

lui-même,

ses deux

99
R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. T 1, p 339
Ms. de Montpellier

N^o 2 la notice : 99

André Carmagnole

Né le 9 mars 1619 à Cottignee, Dioc. de Tignes. Entré à Dijon dans l'Oratoire le 27 janv. 1636
Après avoir enseigné les humanités à Marseille et à Reims, il fut ordonné prêtre le 19 mars 1643, l'abbé de la
jurisdiction et fut supérieur à Reims en 1649 où y acquit tant d'estime par sa piété qu'on l'obligea d'accepter
la théologie du diocèse et l'emploi de supérieur de l'Hôpital. Il occupa les fonctions pendant 20 ans avec
beaucoup de zèle et de dignité. En 1669 il fut fait sup. de Reims, puis de N. D. des Vertus, enfin procureur général
vicaire et assistant, et sup. de St-Henri où il mourut le 5 X. 1688 à 70 ans.

Ouvrages :

I Recueil des statuts des principales assemblées de l'Oratoire. Ce recueil imp. chez Roulland. Il fut chargé
par l'assemblée de 1684 d'y travailler.

II Il prononça à Reims le 19 fév. 1658 l'oraison funèbre de Louis Charles Gaston de Foix de Vallette, Duc
de Candale, gouverneur de Bourgogne, Grand Maître de France, vic. roi de Catalogne
Dijon 1658 in 4^o

1619. Il fut
direction du P.

ités pendant

par M. de

en théologie à

P. Bourgoing,

ales à S^t Nizier,

Lyon, conservé
(1649.)

la conduite de

la peine de

de Dijon était

les Messieurs de

qu'en lui faisant

pale de la collégiale.

ent son mérite,

lination le portait

il assure lui-même,

il quitta ses devoirs

Cloyseault = Mémoires du 1^{er} siècle de l'Oratoire, p. 185 Mss.

Le P. André Carmagnole

Né à Cotignac, diocèse de Trévès, le 9 mars et baptisé le 17 dell'année 1619. Il fut reçu dans la Congrégation par le P. de Retz à Orléans le 21 janvier 1637 sous la direction du P. André Bayon. Après y avoir fait son institution, il enseigna les humanités pendant plusieurs années, partie à Marseille, partie à Beaune. Il y fut fait prêtre par M. de Neufchèse, év. de Chalons sur Saône le 19 mars 1643 puis envoyé étudier en théologie à Saumur.

Il fut ensuite supérieur du collège de Beaune pendant 6 ans. Le P. Bourgoing, faisant sa visite à Lyon et l'y ayant trouvé qui prêchait les Dominicales à S^{te} Nizier[?], l'emmena à Beaune et l'y installa supérieur au mois de juin 1649.

(Juin doit être une erreur. C doit être juillet, car le registre des Visites de Lyon, conservé aux archives de Lyon, porte que le P. Bourgoing fit sa visite le 10 juillet 1649.)

Il n'y gouverna avec tant de sagesse qu'à la fin on l'engagea de prendre la conduite de l'hôpital de cette ville et d'en être le supérieur. Le P. Bourgoing avait de la peine de consentir de se passer d'un si bon sujet; mais le Doyen de la 1^{re} Chapelle de Dijon ^{qui} était un des députés du second ordre à l'Assemblée du clergé, fut sollicité par les Messieurs de Beaune de faire les plus vives instances auprès de lui. Il ne l'emporta qu'en lui faisant demander par plusieurs évêques de l'Assemblée, et on lui donna la théologie de la collégiale. Il y a demeuré près de 20 ans. Le P. Senault, étant général et connaissant son mérite, le sollicita fortement de rendre service à la Congrégation, à quoi son inclination le portait assez, n'ayant accepté qu'à son corps défendant ces soins étrangers, à ce qu'il assure lui-même, d'après qui j'ai fait toutes ces notes sur son article. Le P. Senault lui fit quitter ses deux emplois, l'attira à Paris, d'où il l'envoya supérieur à Rouen en 1669.

Il fut ensuite supérieur de la maison de N. D. des Vertus, visitant de la Congrégation
Assistant et procureur général. Dans tous ces emplois, il a donné beaucoup de marques de son zèle
et de son affection pour le service de la Congrégation. Il donna 6000^l à la maison de Lyon en
1675, étant visitant du dit département.

Le P. de St Marthe l'ammena avec lui à Soissons pour lui faire régler les conditions
de notre établissement dans le séminaire et il l'y laissa pour écouter les propositions de la ville
sur le collège, n'en étant pas sorti qu'il nous y eût établis.

Il avait du bon sens et beaucoup de prudence; il aimait la régularité et la paix.
Ce qui parut visiblement pendant les dignes fâcheuses années au R. P. Général de St Marthe.
Il était pour lors assistant et supérieur de la maison de Paris. Il l'était pendant notre 18^e
assemblée générale tenue en 1684, laquelle ayant ordonné, session 2^e, que l'on commettrait
à quelques personnes capables le soin de faire un recueil exact des statuts de nos assemblées,
rangés par matières, pour servir à régler nos mœurs et notre discipline, ce soin tomba sur le
P. Camagnole, qui est l'éditeur de cet ouvrage en 2 volumes in 12, connu parmi nous
sous ce titre:

Recueil des statuts de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus, où l'on voit son établissement,
son esprit, sa conduite etc, le tout recueilli. à Paris, chez Roulland.

On ne cherchait à tout moment que les occasions de persécuter la Congrégation et d'y
mettre la division. Mais il sut si bien la gouverner qu'il y conserva toujours la paix et
l'union et qu'il empêcha tous les mauvais services qu'on voulait nous rendre.
Il mourut à Paris le 5 X^{bre} de l'année 1688.

Bicôis

Le Père André Carmagnole, reçu à l'âge de 18 ans à l'institution d'Elx en 1637, était de Chignac, Bourg du Diocèse de Fréjus. Il enseigna les humanités à Marseille et à Beaune, fit sa théologie à Saumur et se livra ensuite à la prédication. Dans laquelle il eut des succès qui lui procurèrent l'honneur de prêcher devant la reine Anne d'Autriche et lui méritèrent le titre de prédicateur ordinaire de Sa Majesté. Ayant été placé en 1649 à la tête du collège de Beaune, il se fit tant aimer et estimer dans cette ville que, pour l'y retenir, on l'obligea d'accepter la théologie du chapitre, dont il remplit les devoirs pendant 20 ans avec beaucoup de zèle et d'édification. S'en étant démis en 1669, il devint successivement supérieur des maisons de Rouen, de Notre Dame des Ardilliers, de Paris, procureur général, visitant et assistant de l'Oratoire.

C'est lui qui traita avec l'évêque et la municipalité de Soissons, lorsqu'il fut question de donner la conduite du séminaire et du collège de cette ville à l'Oratoire, ce qui eut lieu en 1675. La connaissance parfaite qu'il avait de tout ce qui intéressait la discipline et le bon ordre de la Congrégation, engagea le P. de Sainte Marthe à le charger de faire un recueil exact de tous les décrets et statuts qui avaient été faits dans les différentes assemblées, lequel recueil, selon le vœu de l'assemblée tenue en 1684, devait servir de code et de règle à toute la Congrégation. Le P. Carmagnole se chargea avec zèle de cet ouvrage, à la publication duquel il n'a pas survécu longtemps. Il mourut à Paris le 5 Xbre 1688, dans la 70^e année de son âge. « Il avait rempli, dit le Nécrologe de l'Oratoire, toutes les charges et donné beaucoup de marques de son affection et de son zèle pour le service de la Congrégation. »

Le P. Carmagnole est auteur de deux oraisons funèbres, l'une de Louis Gaston de Foix, gouverneur de Bourgogne ; — l'autre d'Anne d'Autriche. Elles furent prononcées dans l'église collégiale de Beaune en 1658 et 1666 et imprimées les mêmes années à Dijon, chez Graugnot, in 4^o. —

L'ouvrage qu'il avait été chargé de rédiger, à la sollicitation du P. de St^e Marthe, parut sous ce titre : Recueil des Statuts de la Congrégation de S^t Oratoire de J^esus, où l'on voit son établissement, son esprit, sa conduite, ses usages et ses fonctions, le tout recueilli de la Bulle de son institution, des lettres-patentes de nos rois, des actes des 18 premières assemblées générales de la même Congrégation et de quelques autres actes authentiques. à Paris, chez Lambert Roulland, 1686, 2 vol in 12.

André Carmagnole

P. Bicaïs =

Ms. D'Aix, I. p. 651

Copie Bibl. N^{le} I, p. 503 à 507

Le P. André Carmagnole vint à l'âge de 18 ans à l'Institution d'Aix en 1637, était de Cotignac, bourg du diocèse de Fréjus. Il enseigna les humanités à Marseille et à Beaune, fit sa théologie à Sarum et se livra ensuite à la prédication, dans laquelle il eut des succès qui lui procurèrent l'honneur de prêcher devant la reine d'Autriche et lui méritèrent le titre de prédicateur ordinaire de Sa Majesté. Ayant été placé en 1649 à la tête du collège de Beaune, il se fit tant aimer et estimer dans cette ville, que, pour l'y retenir, on l'obligea d'accepter la théologie du chapitre, dont il remplit les devoirs pendant 20 ans avec beaucoup de zèle et d'édification. S'étant joints en 1669, il devint successivement supérieur des maisons de Rouen, de N. D. des Cordeliers, de Paris, Procureur général, Visiteur et Assistant del'Oratoire.

Ce fut lui qui traita avec l'évêque et la municipalité de Soissons lorsqu'il fut question de donner la conduite du séminaire et du collège de cette ville à l'Oratoire, ce qui eut lieu en 1675. La connaissance parfaite qu'il avait de tout ce qui intéressait la discipline et le bon ordre de la Congrégation, engagea le P. de sainte-Marthe à le charger de faire un recueil exact de tous les secrets et statuts qui avaient été faits dans les différentes assemblées; lequel recueil, selon le vœu de l'assemblée tenue en 1684, devait servir de code et de règle à toute la Congrégation. Le P. Carmagnole se chargea avec zèle de cet ouvrage, à la publication duquel il n'a pas survécu longtemps. Il mourut à Paris le 5 Xbre 1688 dans la 70^e année de son âge. « Il avait rempli, dit le Nécrologe del'Oratoire, toutes les charges et donné beaucoup de marques de son affection et de son zèle pour le service de la Congrégation. »

Le P. Carmagnole est auteur de 2 oraisons funèbres :

Oraison funèbre de Louis Gaston de Foix, duc de Candale, gouverneur de Bourgogne

Oraison funèbre d'Anne d'Autriche, reine Douairière de France. Elles furent prononcées dans l'église collégiale de Beaune en 1658 et 1666 et imprimées les mêmes années, à Dijon, chez Graugiet, in 4^o.

L'ouvrage, qu'il avait été chargé de rédiger, à la sollicitation du P. de S^{te} Martha, parut sous ce titre en 1686.

Recueil des statuts de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus, où l'on voit son établissement, son esprit, sa conduite, ses usages et ses fonctions, le tout recueilli de la Bulle de son institution, des autres bulles et brevets des souverains Pontifes, des lettres-patentes de nos rois, des actes des 18 premières assemblées générales de la même Congrégation et de ses autres actes authentiques. Divisé en 2 parties et imprimé par ordre du R. P. Général, suivant les délibérations des 4 dernières assemblées. A Paris, chez Lambert Roulland, 1686, 2 vol. in-12.

On ne sera pas fâché de trouver ici une copie du compliment que le P. Camagnole adressa, en qualité de Supérieur de Paris, à Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère du roi, et de Henriette d'Angleterre, lorsqu'elle vint dans l'église de l'Oratoire, après la célébration de son mariage avec Charles II, roi d'Espagne, en Nov. 1679.

Madame,

« La grâce singulière que nous recevons de Votre Majesté redouble la joie qui nous est commune
« avec toute l'Europe, de ce que Dieu l'a choisie pour être le noeud d'une union éternelle entre les deux
« plus grandes monarchies du monde, et celui de cette paix si salutaire qui fera désormais la félicité de
« tous les peuples. Cette gloire, Madame, était réservée à votre sacrée personne; et j'ose dire que le Ciel
« l'avait depuis longtemps promise à la Terre. L'empereur Charles-Quint, l'un des plus illustres aïeux de
« la Majesté Catholique en fit la prophétie par ce lys mystérieux qu'il planta de ses mains augustes,
« dans le jardin de sa solitude, sur la fin du mois d'août de l'an 1558. Car, au moment de la mort de
« ce grand monarque, qui arriva peu de temps après, dans l'automne de cette même année, et oignon de
« lys jeta tout d'un coup une tige de 2 coudées avec une merveilleuse fleur, aussi épanouie et aussi
« odoriférante que ces sortes de fleurs ont accoutumé d'être en Espagne en leur saison ordinaire;
« présage certain, Madame, qu'un lys miraculeux serait transplanté en Espagne sur la fin du
« mois d'août au temps où la gloire de cet empire semblerait souffrir quelque sorte d'éclipse
« pour y porter dans l'automne avec la paix, les joies du printemps, de nouvelles espérances, et, ce qui
« est plus estimable, la pureté, les grâces et les vertus de nos lys, dont le Ciel a comblé Votre
« Majesté.

"Fasse donc le ciel, que cette paix soit éternelle; que les vertus de nos lys
 soient fécondes dans les terres d'Espagne; que l'Odont s'en réjouisse dans tout l'univers et
 que toute la terre en soit embaumée; fasse le Ciel que, comme le soleil éclaire toujours quelque
 partie de votre Empire et ne se couche jamais sur vos terres, ainsi le soleil de la grâce qui vous
 a fait naître pour le bonheur du monde et qui a orné votre belle âme de toute la candeur
 et de toutes les grâces de nos lys, l'éclaire et l'échauffe toujours de ses rayons, sans y jamais
 souffrir de nuit ni d'éclipse; qu'il vous rende mère d'une nombreuse postérité de rois et de
 saints; et qu'après que votre Majesté aura régné plus d'un siècle sur tant de peuples, il vous
 élève dans son royaume sur un des plus hauts trônes de sa gloire. Ce sont là nos vœux,
 Madame, aux pieds des saints Autels. "

Ce lys planté par Charles-Quint et qui poussa à sa mort, au rapport de ses historiens,
 et l'induction qui en veut tirer notre orateur, ne sont pas du goût de Bayle, qui a relevé ce
 trait dans ses pensées sur les Comètes, page 294, et il en parle encore dans son Dictionnaire,
 (article de Charles-Quint, note CC.)

Le compliment, tel qu'il vient d'être rapporté, se trouve dans le mesure galant
 du mois d'octobre 1679.

Nécrologe = Le P. André Carmagnole, procureur général de la Congrégation, mort le 5 Xbre
 1688 à Paris. Il avait rempli toutes les charges et donné beaucoup de marques
 de son affection et de son zèle pour le service de la Congrégation.

M. M. 607, 1^{er} catalogue, N. 231 =

André Carmagnole, de Cottignac, entré à Aix en 1636, prêtre en 1643, mort en 1688.

Adry = Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25.682) G. II p. 21 =

Adry se contente de reproduire le P. Batherel

Idem = Ibid. t. VI, p. 97 =

Papillon = Bibliothèque des auteurs de Bourgogne. Dijon 1742, 2 vol in 8°
André Carmagnole, prêtre de l'Oratoire, chanoine théologal de la collégiale de Beaune, a fait l'oraison funèbre de Louis Charles Gaston de Foix, de La Valette, Duc de Candale, gouverneur de Bourgogne et Bresse, haute et basse Auvergne, vice roi de Catalogne... etc. Dijon, Grangier, 1658 in 4 de 33 pages. Il l'avait prononcée dans l'église N.D. de Beaune le 19 février 1658.

Gandelot = Histoire de Beaune, Dijon et Beaune, 1772, p. 202 =

André Carmagnole, né à Beaune, prêtre de l'Oratoire, ensuite chanoine et théologal en l'église collégiale et vicaire de l'Hôtel Dieu de Beaune, fit imprimer en 1658 à Dijon, l'oraison funèbre de Louis Gaston de Foix, gouverneur de Bourgogne, qu'il avait débitée la même année dans l'église collégiale de Beaune.

Morey = Supplément pour 1732 =

André Carmagnole, né à Cognac, diocèse de Tréguis le 9 mars 1619, entra à dix ans dans l'Oratoire le 27 janvier 1637. Après avoir enseigné les belles lettres à Marsaille et à Beaune, il fut ordonné prêtre le 19 mars 1643, par M. de Clugny, évêque de Chalon sur Saône. Ensuite, ayant étudié la théologie à Saumur, il s'adonna à la prédication. Il fut fait supérieur à Beaune en 1649 et s'acquit tant d'estime par sa piété que, pour l'y retenir, on l'obligea d'accepter la théologie du chapitre et l'emploi de supérieur de l'hôpital. Il en exerça les fonctions pendant 20 ans avec beaucoup de zèle et d'édification. En 1669, il fut fait supérieur de la maison de Rouen, puis de N.D. des Vertus et enfin procureur général, vicaire et assistant. Il fut chargé par l'assemblée de 1684 de faire un corps des statuts des précédentes assemblées. Ce recueil a été imprimé à Paris chez Roulland. Carmagnole fut ensuite supérieur de St Honoré où il mourut le 5 X 1688, âgé de 70 ans. (Mémoires du Temps.)

Arch. N^{es}

S. 6783-4, 3^e liasse Lyon. Donation de 6000^{fr} à la maison de Lyon par le P. Carmagnole.

"

M. M. 583 p. 183 chargé d'acheter de faire imprimer le recueil des Assemblées.

Bonardi =

Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire, p. 171 =

Le P. Carmagnole a fait imprimer l'oraison funèbre de (l'article n'a pas été continué.)

Liste des assemblées

1644 Beaune act

1648 Dijon

1651 Beaune supérieur

1654 " "

1658 "

1661 "

1663 "

1666 "

1669 "

1672 Rouen supérieur

1675 cl. D. des Vertus "

1678 Rouen visiteur

1681 Paris supérieur assistant

1684 " " "

1685 " " "

1687 " Procureur

Microloge =

Procureur général, mort à Paris le 5 X 1688. Il avait rempli toutes les charges et donné beaucoup de marques de son affection et de son zèle pour le service de la Congrégation

No 6190

MAY 1864

James Calver

Due to 12th Mar

$\frac{218}{4}$

AGRICULTURE

Faut-il tremper les semences des céréales ?

C'est une histoire déjà vieille que celle du trempage des semences et qui a autrefois suscité bien des controverses. Voici qu'elle redevient actuelle et qu'on engage les cultivateurs à recourir à des bains spéciaux (bains de nitrate de potasse ou de nitrate d'ammoniaque) pour assurer aux graines des céréales une fertilité plus grande et pour obtenir par conséquent une meilleure récolte.

Dès 1760, dans ses « *Éléments d'agriculture* », Duhamel du Monceau consacrait un long chapitre au trempage des semences de céréales. Il rappelait que l'abbé de Vallemont promettait des merveilles de l'utilisation d'une « *liqueur prolifique à base de nitre* », qui excitait la puissance de développement des germes dès qu'elle avait pénétré les graines. L'emploi de cette liqueur merveilleuse devait ôter tout intérêt à la préparation des terrains, et tout l'effort des agriculteurs devait être porté sur celle des semences : les faits furent loin de confirmer ces prévisions, encore que les expériences eussent été conduites très consciencieusement par des agronomes réputés. Il fallut, en définitive, se rendre à cette conviction, que « le plus sûr moyen de recueillir beaucoup est de bien cultiver les terres ».

« Je crois qu'après bientôt deux siècles, il faut encore s'en tenir à cette sage conclusion », déclarait récemment M. P. Bachelier, en terminant une communication présentée à l'Académie d'agriculture, au sujet d'expériences actuelles sur le trempage des semences. Ces expériences ont été exécutées en 1919, afin de vérifier ce qu'il y avait de fondé dans l'affirmation, de nouveau repandue par la presse, que les bains de nitrate de potasse ou de nitrate d'ammoniaque fertilisent et nourrissent le grain pour le temps de sa période végétative. 3 séries de 7 parcelles de terrain, de 10 mètres carrés, furent enssemencées le 24 mai avec 7 échantillons de grains d'orge de même provenance, mais présentant les caractéristiques suivantes : grains non trempés, grains trempés dans l'eau pure, grains simplement aspergés de solution de nitrate d'ammoniaque, et enfin 4 variétés de grains trempés pendant 6 heures dans des solutions à 10 et à 20 % de nitrate de potasse et de nitrate d'ammoniaque. L'ensemencement ayant eu lieu dans des conditions de sécheresse anormale, les grains trempés dans l'eau pure levèrent les premiers. Vinrent ensuite les grains non trempés, puis les grains simplement aspergés. Les grains trempés dans les bains de nitrate levèrent les derniers et la récolte qu'ils produisirent fut nettement défectueuse par rapport à celle des semences soumises à l'action de l'eau pure. La solution concentrée de nitrate d'ammoniaque (20 pour 100) semble avoir une influence particulièrement nocive, puisque les 3 parcelles enssemencées avec des grains imprégnés de cette solution donnèrent une récolte globale de 2.420 grammes (contre 4.700 grammes fournis par les grains trempés dans l'eau pure).

La notion qui semble se dégager de cette première série d'expérience est que seul le trempage des graines dans l'eau pure est favorable à la germination. Encore cette conclusion n'est-elle pas exacte dans toute sa rigueur ; elle appelle un correctif qu'indique une seconde série d'expérimentations fournies par M. Bachelier au mois de mars 1920.

A cette époque, le sol était dans un état normal d'humidité, et M. Bachelier enssemença trois séries de trois parcelles de terrain avec trois échantillons de blé de printemps de même provenance, mais différemment traités, blé non trempé, blé trempé dans l'eau pure, blé trempé dans la solution à 20 pour 100 de nitrate de potasse. Les trois variétés de grains levèrent en même temps, et l'action du nitrate de potasse semble avoir été indifférente ; c'est donc seulement lorsque l'ensemencement doit avoir lieu par un temps de sécheresse qu'il peut être favorable de soumettre les graines à l'influence d'un

VITICULTURE

CHOIX DES BOIS pour la multiplication de la vigne

L'établissement d'une pépinière, la reconstitution d'une vigne comportent l'utilisation de boutures, de racinés ou de racinés-greffés.

Le choix des bois de vigne à mettre en œuvre présente une importance très grande. Si un certain nombre des boutures, racinés ou racinés-greffés employés sont défectueux, ils ne poussent pas du tout ou végètent mal et on est obligé d'en remplacer certains la première année,

cette section fraîche une ou deux gouttes de teinture d'iode très peu concentrée. Suivant que le bois a été plus ou moins bien nourri, la section prend une teinte bleu violacée plus ou moins foncée. Cette teinte provient de la coloration en bleu des grains d'amidon en réserve dans les tissus de la bouture. Si la section reste claire, le bois est à rejeter quelle que soit sa grosseur et quelque bel aspect qu'il puisse avoir.

Les boutures ne doivent pas être prélevées sur des souches improductives, surtout quand il s'agit de plans directs ou de greffons, l'infertilité étant très souvent un vice héréditaire.

JEUX D'ESPRIT

N° 21. — ENIGME

(Pour Abeth et Guite)

Voici, lecteur ami, un être bien baroque,
Car, s'il est consacré à Dieu,
Je vous dirai aussi (que ça ne vous suffoque !)

C'est un phoque.

Or, c'est assez troublant, je vous en fais l'aveu.

Et voici vraiment qui me choque :

Bien loin d'en avoir dé l'effroi,

Pourquoi l'accueille-t-on lorsque l'on a très froid ?

N° 22. — ANAGRAMME

(Dédiée aux Zèbres de l'Avant-Garde)

Il est aimé des uns, tel autre le déteste !
D'aucuns même disent : sapristi ! qu'il empest !

rapporte aux documents contemporains, l'avait fait qu'empirer. Deux ans plus tard, en 1619, le mal était arrivé à un tel point qu'on résolut de l'extirper dans sa racine, en appelant à la direction de l'établissement, une congrégation venue à l'enseignement. Cette importante résolution fut prise le 5 août 1619 par l'assemblée générale des habitants qui, « après avoir ouï l'exposé par le maire de la mauvaise administration du collège, et la proposition faite par un théologal d'en remettre la direction aux Barnabites d'Annecy en Savoie, pour enseigner la théologie, la philosophie, la rhétorique et les humanités, décida qu'il serait envoyé des députés à ces religieux afin de savoir s'ils veulent accepter la dite direction à des conditions avantageuses (1) ».

Il est à croire que les prétentions des Barnabites ne purent être acceptées par la municipalité, car la situation financière subsista pendant quelque temps encore. L'état de choses menaçait de s'éterniser lorsque le théologal Guillaume Paquelin (2), homme de science et orateur de talent, dont l'opinion avait une grande valeur dans une question d'enseignement, engagea la ville à traiter avec les Pères de l'Oratoire. Il s'y employa avec activité et vit ses efforts couronnés d'un plein succès ; en effet, les Oratoriens arrivaient à Beaune sur la fin de 1624.

L'acte par lequel on leur confia la direction du collège fut reçu le 8 septembre de la même année par les notaires royaux, l'homme et Ravinet. C'était un traité passé entre Pierre Brunet, maire et prévôt de la ville, et plusieurs autres magistrats, et Jean Banche, prêtre de l'Oratoire, du consentement de Pierre de Bérulle, général de cette congrégation. Deux ans après, en août 1626, le roi Louis XIII adressait à la mairie les lettres patentes portant approbation et confirmation de l'établissement des Oratoriens dans les collèges de Dijon, Chalons et Beaune. Le pape Urbain VIII lui-même approuva la convention intervenue à laquelle l'évêque d'Autun, Claude de la Magdelaine, avait auparavant donné son consentement.

Une fois aux mains des Oratoriens, une véritable renaissance des lettres et des sciences, ou pour mieux dire, une ère de régénération des études classiques commença au collège de Beaune. Autour du P. Carmagnolle, directeur, s'étaient groupés plusieurs professeurs distingués dont les historiens beaunois ont à juste titre conservé les noms. C'étaient : le P. Gnyot de Mirande, natif de Confolens (Charente), qui occupait avec talent la chaire de philosophie. Venu de Troyes en 1650, il ne séjourna pas longtemps dans notre cité ; on le trouve à Lyon sur la fin de 1653 (1) ; le P. Jean Henry qui fut chargé de l'enseignement des mathématiques ; on lui doit plusieurs poèmes imprimés dont l'un avait pour titre « *Belna* » (3) ; le P. Joseph Parizot, professeur de rhétorique. Il publia en 1654, sous le nom de Jean d'Auvray, une « *Vie de sœur Marguerite Parigot* », morte en odeur de sainteté, et succéda au P. Carmagnolle dans les fonctions de directeur ; citons encore comme ayant appartenu au collège de Beaune dans le même temps, un anglais, le P. Thomas Gipson, dont les mérites sont rappelés par la belle inscription dans le genre de l'épithaphe d'Abélard, que l'on grave sur sa tombe placée dans l'église de l'Oratoire. Le texte de cette inscription est rapporté tout au long par Ch. Aubertin dans son « *Histoire des rues de Beaune* ».

Loys D'ANGELL.

(A suivre).

(1) Registre des délibérations 1619-1626. Ch. Aubertin. Histoire des Rues de Beaune.

(2) Quelques lignes de biographie sur le beaunois distingué ne seront point déplacées ici. Guillaume Paquelin, théologal à la Collégiale de Notre-Dame, devint l'une des gloires littéraires de notre cité. Il était né à Beaune en 1575, et avait étudié chez les Jésuites de Dijon qui l'envoyèrent à Milan, où il professa la langue grecque, et plus tard à Rome, où il se distingua dans la prédication. Son application et ses veilles lui causèrent une maladie qui lui laissa une surdité durant laquelle il demanda à prononcer ses derniers vœux ; mais, après quelques données avec le chef de son ordre, il s'en alla mieux apter la théologie de Beaune. Il n'a pas laissé d'ouvrages volumineux, bien qu'il ait beaucoup écrit ; sa prose et ses poésies en grec et en latin révèlent la science d'un philologue consommé. Le théologal Paquelin employa toute son activité à l'établissement des oratoriens au collège de Beaune. Il mourut en cette ville, le 18 mars 1632. Son père, prénommé aussi Guillaume, avocat, né à Beaune, est cité aussi dans les quelques biographies beaunoises. (Ch. Aubertin. Epitaphes, biographies de Beaune et des environs).

(3) Notes et documents sur l'Oratoire et les Oratoriens à Beaune, par L. d'A. (manuscrit).

Grandeur et Décadence

On continue à vendre carcasses et livrées de la Cour d'Autriche. L'an dernier, faute d'accord sur le prix, Belgrade qui avait besoin d'un char funéraire pour l'enterrement du roi Pierre n'a pas acheté, mais seulement loué le char funéraire de François-Joseph. Un Américain vient de proposer d'acheter le char en question.

Il reste à vendre également la berline de François-Joseph. Les Serbes voulaient l'acquiescer mais en la payant en avoine, ce que n'a pas accepté le gouvernement autrichien.

Un consortium d'hôteliers suisses vient d'offrir au gouvernement d'acheter une partie du palais de François-Joseph pour y installer un hôtel.

L'architecte Baumann a déjà communiqué les plans au Conseil municipal de Vienne.

LES ÉPAVES

— Quels sont les trois plus grands hommes de l'Histoire ?

La question était posée inodemment, il y a deux jours, par un adjudant en garnison à Wiesbaden à des élèves sous-officiers, auxquels il enseignait en chef les finesses de la manœuvre à pied et les subtilités du maniement d'armes.

Aucune des réponses faites ne le satisfait. — Vous n'y êtes pas, dit-il à sa troupe, les trois grands hommes de l'Histoire sont Napoléon, La Bastille et Jeanne d'Arc.

Et cette histoire authentique démontre que malgré les changements profonds apportés par la guerre dans le type, le caractère, l'esprit des adjudants — recrutés aujourd'hui avec plus de discernement qu'autrefois — il y a tout de même ici et là quelques spécimens du type légendaire, conservés sans doute dans quelques cours de quartier comme sont conservées aux musées des invalides les vieux canons, vieux gibernes.

A voir ces antiquités, on apprécie mieux la valeur des modernes : soixante-quinze, même horizon, adjudants d'après-guerre.

CASAQUE DE L

La mode fait naître chaque jour des casaques très nouvelles bien faites pour nous tenter.

Celle que nous reproduisons ici est faite au crochet avec du fin lacet de soie de 3 à 4 millimètres de largeur. Ce lacet a le grand avantage de se travailler beaucoup plus facilement que la soie ordinaire ; il donne de plus un tricot brillant, d'aspect très élégant. La forme en est peu banale, plus longue sur les côtes avec franges de même lacet.



Modèle au point uni.

Cette casaque est faite de deux points : un point uni pour le fond et deux rangs de points « ananas » en bordure au bas des manches et tout autour de la casaque. Pour le point uni : faire une chaînette de la longueur désirée, une maille serrée dans le premier point, passer un point de la chaînette, une maille serrée dans le point suivant, une maille en l'air, etc... Pour les autres rangs, continuer en faisant toujours une maille serrée, une maille en l'air. On pique la maille serrée sous la maille en l'air du point précédent.

Pour le point « ananas », faire un jeté, passer le crochet sous une maille du tour précédent, ramener le brin sur le crochet, faire un autre jeté, passer le crochet une seconde fois sous la même maille, ramener le brin, faire un troisième jeté, passer une troisième fois sous la même maille, ramener le brin, faire un qua-

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE

* GRATUIT *

DU "BIEN PUBLIC"

* GRATUIT *

LITTÉRAIRE, AGRICOLE, VITICOLE, ECONOMIQUE, ETC.

Le P. André CARMAGNOLLE

Les pages qui vont suivre, n'ont qu'un but : faire revivre la mémoire, trop oubliée aujourd'hui, d'un des membres les plus éminents de la maison de l'Oratoire de Beaune.

Le P. Carmagnolle appartient en effet à cette belle phalange de savants prêtres qui, pendant plus de deux siècles, ont dirigé d'une manière si remarquable le collège de notre ville, dont le vif éclat a brillé dans toute la Bourgogne, avant 1789.

Religieux d'un ordre qui a fourni à l'éloquence de la chaire et aux belles-lettres des hommes d'un incontestable talent, le P. Carmagnolle a délaissé les études littéraires et scientifiques qui l'auraient certainement conduit aux premiers rangs ; prêtre d'une rare modestie et d'une piété exemplaires auxquelles se joignait un profond savoir, il préféra se consacrer tout entier à l'enseignement de la jeunesse et à la prédication, en même temps qu'il consacrait plusieurs années de sa longue existence au service des pauvres et des malades, lorsqu'il devint chanoine de l'église Notre-Dame et directeur spirituel du grand Hôtel-Dieu.

Bien qu'il ait peu écrit, le P. Carmagnolle est cependant l'auteur de plusieurs ouvrages dont on trouvera plus loin la liste. Ils sont la preuve de ce qu'on était en droit d'attendre de lui, s'il se fût donné aux lettres et aux sciences. Malgré leur peu d'importance, nous ne pouvions, sans encourir le reproche d'être incomplet, passer ces travaux sous silence ; il était du reste de notre devoir de les signaler dans cette étude avec les indications bibliographiques habituelles.

Nous aurions aimé recueillir sur la vie de ce compatriote un plus grand nombre de documents, mais bien qu'aucune source d'informations authentiques n'ait été négligée par nous, notre moisson a été peu fructueuse. Le seul intérêt de cette notice réside donc dans la réunion et la coordination de matériaux disséminés de tous côtés, relatifs au P. Carmagnolle, et dans la réfutation de plusieurs erreurs qui menaçaient de se perpétuer indéfiniment.

A tous ceux qui ont bien voulu nous aider, nous adressons nos plus vifs remerciements ; tout particulièrement nous prions M. le Maire de Cotignac et M. Mireur, archiviste départemental du Var, à Draguignan, d'agréer l'expression de notre gratitude pour les notes et renseignements qu'ils se sont faits un plaisir de mettre à notre disposition.

Loys D'ANGELL.

Tous ceux à qui l'histoire locale offre de l'attrait, — et ils sont encore plus nombreux qu'on ne le pense, — n'ignorent pas que pendant plus de deux cents ans, la célèbre congrégation de l'Oratoire, établie en notre ville, a présidé aux destinées de son collège, des bancs duquel sont sortis toute une pléiade de savants et d'écrivains, honneur des XVII^e et XVIII^e siècles (1).

Il ne faut pas craindre de le répéter une fois de plus, c'est aux Oratoriens que notre ville est redevable de la vive impulsion donnée aux hautes études avant 1789, qui avaient fait du collège un établissement d'instruction de tout premier ordre.

Au nombre des hommes marquants de cette congrégation enseignante, les historiens bourguignons ont retenu le nom du P. Carmagnolle. Par sa haute intelligence, sa réputation de science et de vertu et la noblesse de son caractère, il fut un de ceux qui eurent une large part dans le génie inspirateur de plusieurs de nos concitoyens devenus illustres, tout au moins célèbres autour du clocher natal, et dont notre cité est fière de s'enorgueillir. Aussi est-ce un plaisir pour nous que de rendre un hommage mérité à sa mémoire ; nous ne pouvions mieux faire envers cet éminent éducateur d'autrefois.

André Carmagnolle, l'un des oratoriens beaunois, dont le nom ne devrait jamais être prononcé qu'avec respect et reconnaissance, naquit le 17 mars 1619, à Cotignac, petit village de l'arrondissement de Fréjus, département du Var (2).

Jusqu'à cette époque, les divers historiens qui se sont occupés de lui ont fait erreur sur le lieu et la date de sa naissance. Ainsi, l'éminent écrivain de la « Bibliothèque des auteurs de Bourgogne », (1) Parmi les élèves les plus recommandables des Oratoriens, nous citerons : le poète français Louis Maumet, membre de l'Académie d'Angers, ami du grand Bossuet, du duc de Montausier et de plusieurs autres savants ; Jean-Baptiste Patin, dont la science lui attira l'amitié du célèbre abbé Mangault et de Fontenelle ; le fabuliste Nicolas Crozelet, qui professa les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges ; en a de lui plusieurs ouvrages scientifiques estimés ; l'abbé Gandelot, premier historiographe de la ville de Beaune ; François L'huon, ingénieur-hydrographe de la Marine, auteur de divers travaux sur les antiquités et l'histoire naturelle ; l'abbé Brebant qui a écrit d'importants ouvrages sur la Bourgogne et la science héraldique ; le célèbre Gaspard Monge, créateur de la géométrie, fondateur de l'école polytechnique ; son frère, Louis Monge, examinateur de la Marine ; les généraux Voille, Mangras, etc., etc., et bien d'autres encore.

(2) Cotignac est une commune de 265 habitants, sur la rive de la Cassole, au pied d'un rocher de 85 mètres de hauteur. On y remarque un bonnet, une bibliothèque. Lieu très commerçant ; fabriques de chapeaux, de carreaux, filature de soie, moulins à huile, taneries. Non loin de Cotignac se trouve Notre-Dame de Croix, lieu de pèlerinage encore très fréquenté de nos jours.

Papillon, lui accorde seulement six lignes, en oubliant de dire où il est né et quel jour.

L'abbé Gandelot, dans son « Histoire de la ville de Beaune et de ses Antiquités », semble considérer le P. Carmagnolle comme natif de cette ville. En effet, n'écrit-il pas, titre xvi, livre II, au § intitulé : « Des Personnes de lettres au XVIII^e siècle » : « Feu M. Lavoizat, ne donnant à Beaune pour hommes de lettres que le seul M. Moreau de Maunour, je crois devoir parler ici de ceux que Beaune a produits durant ce siècle. » Et il consacre à notre oratorien quelques lignes ne différant point sensiblement de celles de Papillon.

Dans son « Grand Dictionnaire historique », Moréri le fait naître à Cotignac le 9 mars 1619 et reproduit ces renseignements dans son « Supplément », publié en 1735 (1).

Enfin, il n'y a pas jusqu'à la « Bibliothèque oratorienne » qui ne fasse aussi erreur : elle mentionne qu'André Carmagnolle est né à Beaune.

Il est nécessaire de rétablir que Moréri est le seul qui se soit approché de la vérité ? Il est à regretter toutefois qu'une inexactitude ait pu se glisser dans son « Dictionnaire », sur la naissance de notre compatriote.

Le document ci-après, que nous reproduisons textuellement, va servir à fixer définitivement le lecteur. Il est extrait du livre baptistaire de la paroisse de Cotignac :

« Du 17 mars 1619, a été baptisé André Carmagnolle, fils de Barthélémy et (ici deux noms illisibles), le perrin André Thanarou, la marraine Apollonie Garnier, femme de (prénom illisible) marin.

« Signé : Borrelly, vicaire ».

André Carmagnolle appartenait à l'une de ces robustes et religieuses familles provençales qui furent jadis l'honneur et la force de la France. Elevé pieusement dès sa plus tendre jeunesse par ses parents, humbles cultivateurs, l'enfant, à mesure qu'il grandissait, montrait bientôt une véritable vocation pour la vie religieuse. Après avoir fréquenté pendant plusieurs années la modeste école de son village, ayant toujours de réelles dispositions à entrer au service de Dieu, il fut reçu, à peine âgé de dix-sept ans, dans la maison de l'Oratoire (2) d'Aix, le 27 janvier 1637 (3).

Doté d'une intelligence remarquable, André Carmagnolle se signala de suite par son zèle à l'étude et par de vives aptitudes pour la prédication. Voyant tout le parti que l'ordre de l'Oratoire pouvait tirer d'un tel sujet, ses supérieurs n'hésitèrent pas à lui confier le poste qui venait d'être vacant, de professeur de belles-lettres dans leur maison de Marseille. Combien y resta-t-il de temps ? On n'est pas fixé sur ce point. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il quitta l'ancienne cité phocéenne vers 1640, et vint à Beaune pour tenir la chaire des belles-lettres qu'il professa, dit un auteur contemporain, avec beaucoup de distinction.

Un inestimable bonheur devait être réservé au P. Carmagnolle dans notre ville ; réunissant les conditions requises, il y reçut l'onction sacerdotale des mains de l'évêque de Chalon-sur-Saône, Mgr de Neuchez, le 19 mars 1643. Quelques mois après, il dut se rendre à Saumur pour y enseigner les belles-lettres, étudier la théologie et s'adonner à la prédication, art dans lequel il devait acquérir en peu de temps une réputation qui ne fit que grandir par la suite.

Pendant cinq années, le P. Carmagnolle habita Saumur. Sur la fin de 1648, il revenait à Beaune pour y continuer le professorat, puis dans les premiers jours de 1649, se voyait nommer supérieur de la maison de l'Oratoire. « Dans cette haute fonction, — dit Batarel, — il s'y fit aimer et considérer de toute la ville (4). »

Sous l'habile et même temps que sage et ferme direction de l'éminent oratorien, notre collège connut bien vite une prospérité qu'il n'avait jamais eue ; en moins de dix ans, il devenait l'un des établissements d'instruction les plus réputés de la Bourgogne. Il n'en avait pas toujours été ainsi, comme on va le voir ci-après.

Bien que fondé dans le milieu du XVI^e siècle, le collège de Beaune, malgré les lourds sacrifices que notre ville s'imposait depuis plusieurs années, ne donnait pas les résultats que l'on était en droit d'attendre, par suite de la négligence des maîtres et de l'indiscipline des élèves. En 1617, l'état des choses, si l'on s'en

(1) La même notice a paru dans la Nouvelle Biographie Générale, Paris, Firmin-Didot.

(2) La Congrégation de l'Oratoire fut fondée à Paris en 1611, par le cardinal Pierre de Bérulle, et confirmée par le pape Paul V en 1613. Elle eut d'abord son siège rue Saint-Jacques, puis dans l'église de l'Oratoire, rue du Louvre et rue Saint-Honoré. Son but était d'instruire la jeunesse, d'élever des clercs dans les séminaires et d'enseigner le peuple par la prédication et les missions. Elle était gouvernée par un supérieur général aidé de trois assistants, nommés par une assemblée qui se tenait tous les trois ans. Supprimée en 1790, elle fut rétablie en 1863 par l'abbé Pétet, curé de Saint-Joch, sous le titre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception et reçut en 1863, celui d'Oratoire de Jésus et de Marie-Immaculée.

Cet ordre a compté au nombre de ses membres les plus célèbres, Massillon, Malbranche, Thomassin et Mascaron, etc., et depuis son rétablissement le P. Ostry ; ses collèges les plus renommés étaient ceux de Tully et du Mans.

(3) L'Oratoire d'Aix créé en 1619, comprenait une maison et une institution.

(4) Mémoire sur nos maisons d'institution, tome II, 2^e partie, page 116.

Mars 8 Mars 1911

OMMIAL

★ GRATUIT ★

ONOMIQUE, ETC.

Le P. André CARMAGNOLLE (suite)

Le P. Carmagnolle fut un des éducateurs les plus distingués de l'Oratoire dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (1). N'enseigne pas qui veut. Il faut, en effet, pour remplir saintement ce devoir dans le domaine intellectuel, des aptitudes particulières, plus rares qu'on ne le suppose. Le savant religieux les possédait toutes au plus haut degré et, se montrant docile aux impulsions qu'elles lui suggèrent, fit de notre collège un établissement renommé (2). Joignez à ces dons si précieux, une parfaite modestie, une abnégation sans bornes et un grand amour des sciences et des lettres, tel fut le P. Carmagnolle, l'un des meilleurs directeurs qu'ait eus le collège de Beaune.

Pendant près de vingt années, non seulement il le dirigea à la satisfaction générale, mais trouva encore le temps nécessaire pour remplir les fonctions de chanoine à l'église Notre-Dame, auxquelles il avait été nommé vers 1650. Doué d'un réel talent d'orateur, c'était pour lui une grande joie de se faire entendre au haut de la chaire. « Il s'y fit, dit Batière, la réputation d'un si fameux prédicateur, qu'après lui les Beaunois n'en pouvaient plus goûter d'autres, quoiqu'il leur parlât d'une manière fort élevée et un peu guindée selon l'ancien goût du temps ; mais c'était pour cela même qu'il leur plaisait, en sorte que quelque habile homme qu'on leur envoyât, ils s'en revenaient tous à lui, et disaient : « Parlez-nous du P. Carmagnolle ; c'était un orateur « que cet homme-là ! » Il avait bien du sublime. Dès l'exorde, il s'élevait si haut, que vous le perdiez de vue, tant il donnait dans le platonisme. »

Il devint en effet le prédicateur attitré de notre insigne collégiale où il se fit entendre à plusieurs reprises. Chaque fois que le P. Carmagnolle montait en chaire, il y avait foule à l'église, tellement on était heureux de goûter les charmes de sa parole. L'un de ses plus grands succès fut celui du 19 février 1658, quand il prononça l'« Oraison funèbre » de Louis-Charles-Gaston de Foix de la Vaulle, duc de Candale, gouverneur de Bourgogne et Brosse, qui lui valut de vifs éloges.

Une telle réputation devait rapidement se répandre au loin et signaler le P. Carmagnolle à l'attention de ses supérieurs ; ceux-ci décidèrent alors d'appeler l'éminent orateur à des dignités plus élevées. Mais dès que la nouvelle en fut connue à Beaune — où l'on tenait à le conserver, les notables mirent tout en œuvre pour l'y retenir. En 1650, ainsi que nous l'avons dit précédemment, ils avaient obtenu d'abord pour lui un canonicat à l'église Notre-Dame, et trois ans après, en 1653, il se vit confier la théologie du chapitre de venue vacante (3).

Cette même année, mourut à Beaune Jean Vallot, théologal à Notre-Dame, qui, depuis 1651, remplissait aussi les fonctions de recteur spirituel ou « beaupère » du grand Hôtel-Dieu. On songea immédiatement à lui donner un successeur. Plusieurs candidats s'étaient mis sur les rangs pour être nommés à ces fonctions si enviables. Le P. Carmagnolle qui n'avait rien sollicité, fut choisi sur la demande des notables de Beaune et promu directeur par M. Loys de Pernes, seigneur d'Epinaç, alors patron temporel de l'Hôtel-Dieu.

On ne pouvait en nommer un plus digne, et lorsqu'on sut que le titulaire en était le P. Carmagnolle, la population tout entière applaudit à sa désignation qui lui permettait de conserver près d'elle le prêtre qu'elle tenait en si haute estime.

Pendant quinze années, notre compatriote fit partie de l'administration de ce merveilleux « Palais des Pauvres », admirable chef-d'œuvre de Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne et de sa femme Guigone de Salins, pour le soulagement des malheureux et des malades.

Dès son entrée dans cet établissement, le P. Carmagnolle se fit remarquer par un zèle incessant et beaucoup d'édification. Aussi y a-t-il laissé le souvenir du plus aimé des pères spirituels qu'ait eus cet établissement. Son passage dans la maison des pauvres fut marqué par divers événements importants sur lesquels on nous permettra de nous étendre quelque peu, parce qu'ils firent époque dans l'existence de notre compatriote.

Ce fut tout d'abord l'arrivée à Beaune

de celui qui devait être plus tard l'un de nos plus grands rois. Le 18 novembre 1658, le jeune Louis XIV, âgé de 15 ans, accompagné de sa mère, Anne d'Autriche, du cardinal Mazarin et d'une brillante cour, séjournait à Beaune pendant quelques heures, et était reçu à l'Hôtel-Lorenchet, le père Carmagnolle, directeur spirituel, et par la maîtresse, Marie Bourgeon. Notre cité prit ce jour-là un air de fête et les papiers municipaux, ainsi que les archives de l'Hôtel-Dieu conservent sur le passage du royal visiteur d'intéressants détails (4).

Un bonheur plus grand encore devait être bientôt donné au bon prêtre, celui de participer d'une manière effective à l'œuvre des fondateurs, en allant créer deux colonies d'hospitalières à Dôle et à Besançon. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire quelques passages pleins d'intérêt de l'« Histoire de l'Hôtel-Dieu », que le lecteur lira avec plaisir :

« Ce qui contribuait surtout à entretenir la ferveur et l'héroïsme des hospitalières de Beaune, c'était l'heureux choix de leurs directeurs. Depuis l'année 1655, elles avaient pour guide un prêtre savant et vertueux, qui était aussi aimable dans ses rapports avec les gens du monde que distingué dans la chaire chrétienne ; il causait avec un égal abandon avec les grands personnes et les pauvres de Jésus-Christ ; sa parole, à la fois onctueuse et ardente, touchait, persuadait et entraînait. Sa vie prêchait mieux encore que ses paroles. C'était le P. André Carmagnolle, de l'Oratoire, qui dirigeait depuis plusieurs années avec distinction le Collège de la ville et que ses mérites avaient fait appeler, après être devenu chanoine, à la chaire de théologie de l'église Notre-Dame... Sous un tel guide, les humbles servantes des pauvres accomplirent de grandes œuvres. »

Non seulement notre compatriote consacrait toute son existence à cet Hôtel-Dieu qu'il aimait tant, mais il voulait, suivant en cela les nombreux exemples qu'il avait sous les yeux, se montrer généreux, et mettre en pratique cette belle maxime :

« Qui donne aux pauvres prête à Dieu ».

Son plus vif désir était de compter un jour au nombre des bienfaiteurs de l'établissement. Bientôt il put réaliser son intention. Le 7 septembre 1661, le P. Carmagnolle qui se trouvait à la tête de quelques revenus, en employa une partie à offrir à l'Hôtel-Dieu une magnifique statue de la Vierge destinée à orner le réfectoire des sœurs, sous le titre de « Notre-Dame de Miséricorde » ; puis peu de temps après, voulant compléter ses intentions, il fit don de six cents livres, somme relativement élevée pour l'époque, afin d'assurer la fondation de divers offices religieux à célébrer les 7 septembre et 8 décembre de chaque année, jours où les sœurs devaient se rendre processionnellement aux pieds de la Mère de Dieu (5).

La réputation de dévouement et de piété des sœurs de l'Hôtel-Dieu s'était depuis longtemps fait connaître au loin. En 1662, les magistrats de Chalon-sur-Saône s'adressèrent à la maison de Rolin pour avoir plusieurs religieuses afin de desservir leur hôpital. Sur la fin de l'année 1663, ce fut au tour de la ville de Dôle qui sollicita la même faveur et demanda quelques sœurs pour diriger son hospice. Accepter cette tâche, c'était se condamner à l'exil involontaire : Dôle n'appartenait point encore à la France et nos servantes des pauvres qui ne connaissaient point de frontières, ne purent refuser. Aussi leur départ fut-il bientôt décidé. Dans le courant de novembre, le P. Carmagnolle et la supérieure Marie Bourgeon, accompagnèrent à Dôle six sœurs dont deux professes, une novice et trois postulantes et les installèrent dans leur nouvelle demeure, le 21 du même mois (6). Peu de temps après, par une délicate attention qui l'honore, la municipalité de Dôle appela notre compatriote pour recevoir les vœux des postulantes qu'il avait amenées de Beaune. A cette occasion, il y eut une cérémonie qui fut une fête pour la ville entière.

Après Dôle, vint Besançon. Cédant aux vives instances de l'archevêque et des magistrats de cette cité, les administrateurs

(1) Si l'on en croit une note manuscrite reçue par M. Mircur, archiviste départemental du Var, d'un érudit provençal, M. le docteur Armand Décorins, le P. Carmagnolle serait devenu en 1661 le confesseur de la reine-mère, Anne d'Autriche. Bien qu'aucun document ne soit venu confirmer le fait, nous le mentionnons cependant, car nous le trouvons des plus plausibles. Les éminentes qualités, les mérites et la grande piété du digne Oratorien n'avaient pas été sans faire une profonde impression sur Anne d'Autriche. Il n'y a donc rien d'exorbitant à ce qu'elle ait désigné le P. Carmagnolle pour être son confesseur, tenant ainsi à montrer quelle haute estime elle avait de lui. Ajoutons que ce titre de confesseur de la reine-mère devait être tout à fait honorifique.

(2) La procession du 8 décembre, supprimée par la Révolution, fut rétablie en 1872 (Arch. de l'Hôtel-Dieu. Fondation du P. Carmagnolle. Registre de la Communauté, année 1872).

(3) Les professes se nomment Madeleine Navotier et Claire Barbotin ; la novice, Antoinette Gombault ; les postulantes étaient : Anne Desbuis, Marie-Thérèse Barbotin et Claude-Marie Gombault, toutes natives de Beaune. A l'exception de Anne Desbuis, originaire de Noyat, (V. « Hist. de l'Hôtel-Dieu », par l'abbé Bayard).

teurs de l'Hôtel-Dieu leur accordèrent une petite colonie pour la desserte de l'hospice Saint-Jacques. Elle se composait des sœurs Nicole Guyard et Jeanne Bachev, et des postulantes Madeleine Guyard et Marie Goureau, qui quittèrent Beauce, accompagnées du P. Carmagnolle que le procès-verbal anoblit pour la circonstance en l'appelant « M. de Carmagnolle ». La petite caravane fit son entrée triomphale à Besançon, le 24 mars 1667. On vint au devant d'elle avec une riche bannière et deux chanoines de la métropole adressèrent leurs compliments à M. de Carmagnolle et aux sœurs.

Le lendemain qui était le jour de l'Annonciation, eut lieu à l'église de la Madeleine, une cérémonie solennelle, présidée par Mgr l'archevêque de Besançon, qui bénit l'hôpital. A cette cérémonie, les gouverneur et magistrats de la cité assistèrent en corps et poussèrent l'attention jusqu'à envoyer une députation aux sœurs pour les assurer de leur protection. Un vin d'honneur fut ensuite offert à M. de Carmagnolle et des confitures aux dames qui avaient accompagné nos religieuses.

On pria en même temps le digne pasteur de vouloir bien être agréé au nom des directeurs spirituels et temporels de la nouvelle maison. Un si grand honneur ne pouvait être refusé ; il fut accepté avec beaucoup de plaisir par le P. Carmagnolle. Avant que de regagner Beauce, on lui offrit ainsi qu'à la malade, un Saint-Suaire richement brodé et l'un des notables bizondins les ramena en carrosse à l'Hôtel-Dieu.

Loys D'ANGELL.

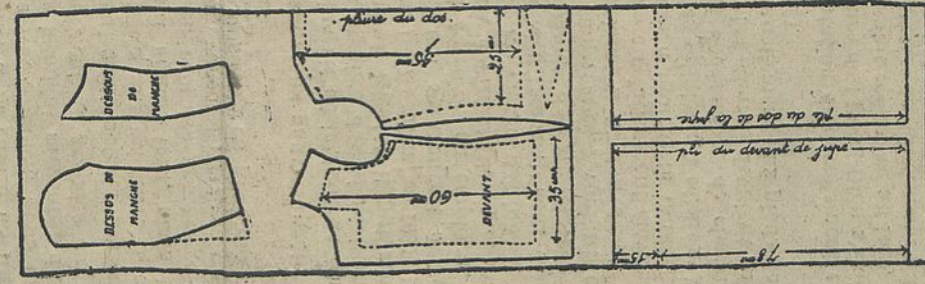
(A suivre.)

ROBE DE MAISON

Beaucoup de femmes hésitent parfois, et à juste raison, à se lancer dans la confection d'une robe neuve ; par contre, elles abordent plus facilement une transformation, surtout s'il s'agit seulement d'une petite robe d'intérieur de façon simple, facile à exécuter.

Le modèle que nous reproduisons ici est très utile aussi pour économiser les robes élégantes ou fragiles, car il peut fort bien se porter sous un manteau. Ainsi, grâce à notre ingéniosité, nous aurons, à peu de frais, une robe à « double fin » des plus pratiques.

C'est dans un tailleur démodé, — quelle est celle d'entre vous qui n'en possède pas un ? — que nous trouverons facilement de quoi combiner ce costume. Après avoir soigneusement décousu le tailleur, on en repasse l'étoffe et l'on coupe, dans la jaquette, le corsage droit, à taille longue, en suivant les indications du schéma. Les mesures données ici sont toujours celles d'une taille moyenne (mannequin 44).

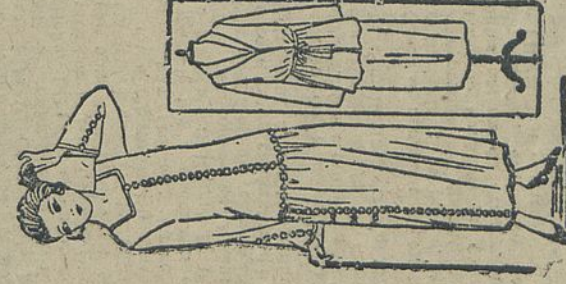


Afin de nous permettre d'utiliser les manches étroites, nous leur donnerons une forme nouvelle en ajoutant une pointe dans le bas, à hauteur du coude, pointe que nous prendrons dans les morceaux qui tombent de la jaquette.

Quant à la jupe, nous l'élargirons au moyen d'une bande de 15 à 20 centimètres que nous couperons dans le haut de la jupe et que nous ajouterons de chaque côté, en panneaux. La hauteur nécessaire sera obtenue par un morceau pris dans le devant de la jaquette que l'on ajoutera en ayant soin de dissimuler la couture sous une rayure horizontale de perles.

Il se peut toutefois que la jupe étant trop courte nous ne puissions prélever la bande nécessaire ; dans ce cas, il sera facile de combiner les panneaux de côté, ainsi que les pointes des manches, en un tissu fantaisie, rayé ou écossais, ou encore en soie noire.

La robe peut être garnie en paillettes, en tulle de celluloid ou en cabochons d'acier, qui viendront rehausser d'une façon nouvelle et jeune l'ensemble de la toilette. Notons enfin que le corsage se ferme devant, que l'encolure et le bas de la jupe sont bordés d'un biais, ainsi d'ailleurs que le bas des manches.



AGRICULTURE

Installation rationnelle d'un petit poulailler

L'aviculture se modernise sans cesse et chaque jour marque un accroissement considérable de l'intérêt que portent les amateurs à l'installation de leur basse-cour. On comprend enfin qu'il n'est pas hygiénique de réserver au poulailler quelque coin de l'étable ou de l'écurie, le dessus du four ou le grenier de la porcherie.

On comprend aussi qu'il est onéreux de construire les poulaillers en briques et qu'il est, d'ailleurs, ces derniers ne répondent pas complètement aux exigences de l'aviculture pratique. Cette dernière veut, en effet, que l'aération soit abondante, que la lumière baigne à profusion les moindres recoins de l'habitation et que le moins de refuges possibles soient réservés à l'ennemi le plus terrible de la volaille, la vermine. Elle veut enfin que l'humidité ne menace point de ses terribles ravages les hôtes de la basse-cour.

On s'est, dans ces derniers temps, souvent demandé si le béton, ciment armé, ne constituait pas l'élément idéal pour la construction du poulailler. Il faut, malheureusement en revenir, car malgré sa grande solidité, son relatif bon marché et sa facilité de construction, le béton est froid et humide.

Nous ne conseillerons jamais d'ériger un poulailler en ciment. Nous irons même plus loin et nous le déconseillerons également pour la confection des pavements. Ces derniers restent trop froids, même recouverts de sable et d'une épaisse couche de paille.

Tout autrement en est-il du bois. La presque totalité des basses-cours anglaises, américaines et canadiennes sont pourvues de poulaillers en bois. Rien que cet exemple devrait nous convaincre des qualités supérieures de cette matière.

Les poulaillers en bois sont les plus rapidement construits, les moins chers, les plus facilement démontables, et, par conséquent transportables ; ce sont ceux que l'on désinfecte le plus complètement, que l'on transforme le plus aisément et, dit-on, que l'on remplace le moins onéreusement.

En ce qui concerne l'aération, nous donnons toutes nos préférences au type de poulailler dit « canadien ». Nous conseillons d'en diviser la façade, dans le sens de la hauteur, en quatre bandes à peu près égales, c'est-à-dire bois plein dans le bas, puis vitraux, ensuite panneaux grillagés protégés par des volets en coton s'ouvrant à volonté et, dans le haut, treillage. Ce dernier sera garni d'un auvent qui brisera la pluie et les vents violents. On peut encore remplacer les volets en coton par des panneaux vitrés, s'abaissant et se relevant au moyen d'un système à glissière.

Le toit sera à simple ou double pente. Ce dernier, d'un prix de revient plus élevé est de beaucoup plus avantageux. Dans l'un comme dans l'autre cas, il sera toujours recommandable d'y pratiquer un appel d'air à la partie supérieure. C'est ce qu'on appelle le toit mûleur ou semi-mûleur, selon qu'il est à deux ou à une seule pente. Cet appel d'air (en anglais « ridge ventilation ») est, en quelque sorte, le fait du premier toit, mais surélevé d'une dizaine de centimètres et surplombant de vingt à vingt-cinq centimètres les arêtes du premier toit tronqué.

Les dimensions seront calculées de façon à réserver une superficie de trente à trente-cinq centimètres carrés et un volume d'air d'un mètre cube par sujet. Le poulailler pour dix pondeuses aura donc environ 3,50 mètres carrés de superficie, celui pour 20 pondeuses 7,50 mètres carrés et celui pour 50 sujets 17,50 mètres carrés, soit respectivement : 2 m. x 1 m. 75 ; 3 m. x 2 m. 50 ; et 4 m. 75 x 3 m. 75. La hauteur sera calculée de façon qu'un homme puisse, au milieu et devant, se tenir aisément debout.

On remarquera que nous prenons les poulaillers rectangulaires, la façade étant plus longue que le pignon. Cette préférence est commandée par le souci de permettre à la plus grande partie du poulailler d'être exposée le plus longtemps possible à l'action bienfaisante du soleil. Aviculteurs, n'oublions jamais cet axiome : Le soleil est le meilleur et le plus efficace des désinfectants. Aussi, la façade devra-t-elle toujours être plus élevée que le derrière.

Afin de pouvoir conserver, à l'intérieur, une température assez uniforme, il serait désirable que le côté exposé au nord, c'est-à-dire le derrière (la façade devant toujours être tournée vers le midi, du moins en Belgique et dans le nord de la France), soit à doubles parois, tapissées intérieurement d'une feuille de papier gris.

Nous considérons le plancher, sinon comme indispensable, tout au moins comme excessivement recommandable.

Les dimensions que nous donnons ci-dessus sont celles que les Anglais réservent à leurs poulaillers semi-intensifs. C'est-à-dire qu'en cas de pluie, de neige ou d'autres intempéries, les poules peuvent, sans le moindre inconvénient, y séjourner pendant des journées et même des semaines entières.

Le plancher sera recouvert de sable et d'une épaisse couche de paille, dans laquelle on jettera des graines. Les poules devront ainsi se livrer à un exercice éminemment salutaire.

Nous recommandons vivement d'installer à l'intérieur une planche à croûtes, placée le long de la façade postérieure, à une hauteur de 75 à 80 centimètres et au-dessus de laquelle (25 à 30 centimètres), seront placés les perchoirs. Ceux-ci seront constitués de barres larges de 6 à 8 centimètres sur 3 d'épaisseur, dont les arêtes auront été arrondies. Il faut compter 1 mètre de perchoir pour 4 poules et la distance entre eux sera de 40 centimètres environ. Le premier perchoir sera placé à 30 centimètres au moins de la paroi du poulailler. La planche à croûtes débordera le dernier perchoir de 20 à 30 centimètres.

Mardi 19 Mars 1922

OMNIBUS

★ GRATUIT ★

ÉCONOMIQUE, ETC.

Le P. André CARMAGNOLLE

(Suite et fin)

Le P. Carmagnolle, dit le savant auteur de l'« Histoire de l'Hôpital », fit plus que diriger les sœurs avec sagesse et d'envoyer plusieurs d'entre elles fonder de nouvelles communautés dans des villes voisines de la nôtre. Il s'appliqua aussi à leur faire connaître les règlements de l'Hôtel-Dieu afin d'en assurer la plus fidèle observance pour l'avenir.

En 1636, le patron temporel, M. Loys de Pernes, avait publié ce règlement à Autun, chez Blaise Simonnot, sous ce titre : « Fondation et Règles du très célèbre Hospital de la Ville de Beaune, fondé par haut et puissant seigneur, Messire Nicolas Rolin, chevalier, chancelier de Bourgogne et seigneur d'Anthème. » Mais cette édition était rapidement épuisée. On lit, en effet, au registre des déclarations de l'Hôtel-Dieu, à la date du 26 mai 1662 :

« M. l'intendant a remontré qu'il y a avait peu d'imprimés de la fondation « *faute dudit hospital par M. le chancelier Rolin*, la plupart de ceux que défunt M. de Pernes avait donnés audit hospital, ayant été distribués à diverses personnes, même à des étrangers à qui l'on n'avoit peu en refuser, et qu'il étoit important d'en faire imprimer d'autres, pour en conserver dans le trésor et en distribuer à tous ceux qui se mesoient des affaires de l'hôpital, » Messieurs ont délibéré que l'on fera imprimer en cette ville ladite Fondation « avec les bulles des Papes et privilèges « donnés à icelle. »

Depuis plusieurs années en effet s'imposait la refonte et la réimpression de ce travail, mais ce qui manquait, c'était un homme dévoué qui voulut bien se charger de la besogne. Nul ne pouvait être plus qualifié que le père spirituel pour mener à bien cette tâche toute de confiance qui exigeait des capacités toutes spéciales. Aussi, ce fut au P. Carmagnolle que l'on pensa immédiatement. Par sa délibération, en date du 3 mars 1663, le Conseil des Administrateurs le chargeait ainsi de cette mission et décidait que : « La fondation faite par Monseigneur le chancelier Rolin dudit « Hôtel-Dieu, sera de nouveau imprimée « et l'épître dédicatoire sera adressée à « M. le comte d'Espinaç, son successeur, « patron dudit Hôtel-Dieu ; et, pour ce « faire, lesdits sieurs assemblés ont « nommé le sieur Carmagnolle, et seront « adjoints audit imprimé : la Fondation, Indulgences, Coutumes et Usances qui n'avoient pas été insérées dans l'ancien imprimé. »

Un peu plus de sept mois après, le 16 octobre 1663, le directeur soumit son œuvre à l'examen du Conseil. Cette assemblée prit la décision suivante :

« Sur la proposition touchant l'Épître liminaire qui se doit mettre au nouveau imprimé des règles dudit hôpital faite par M. Carmagnolle, beau-père, Messieurs, après l'avoir remercié du soing qu'il en a pris, ont délibéré qu'elle sera montrée à mon dit sieur le Comte d'Espinaç, patron, avant de la faire imprimer. »

Le savant prêtre s'était mis, comme on le voit, immédiatement à l'ouvrage et avait accompli sa besogne sans perdre de temps. Il pouvait espérer voir bientôt son travail mis au jour : il n'en fut rien. L'impression, pour des motifs que nous ignorons se fit d'abord attendre plusieurs années, puis au moment de remettre le manuscrit à l'imprimeur, on y apporta quelques modifications : c'est ainsi qu'il fut jugé utile de le diviser. Le « Livret des Indulgences » (1), parut le premier en 1673 et le « Règlement » (2), seize ans plus tard, sous le titre de : « Fondation et Règles du très célèbre Hospital de la ville de Beaune, avec un abrégé de la Règle mis à la fin. A Beaune, chez François Simonnot, imprimeur de la ville, 1689 (2). »

Il ne devait pas être donné au P. Carmagnolle de voir la publication intégrale du travail dans lequel il avait mis toute sa science et tous ses soins, comme le mentionne la délibération que nous avons reproduite plus haut. Sur la fin de 1669, il lui fallut quitter cette ville de Beaune, qu'il avait prise en si grande affection et dans laquelle durant près de vingt années, il avait fait tant de bien. Ses supérieurs ayant apprécié ses mérites et ses éminentes qualités, l'appelèrent à Rouen (3) pour le mettre à la tête de la maison de l'Oratoire. L'humble religieux considérait l'obéissance comme la première des vertus monastiques, aussi s'empressa-t-il de se soumettre aux ordres reçus. Ce fut un bien grand sacrifice que l'on demandait au P. Carmagnolle et il dut beaucoup lui en coûter. Estimé de la population entière, aimé des riches comme des pauvres, le vénérable prêtre

(1) Ces deux opuscules, tirés à 300 exemplaires, contiennent le livret des indulgences, 10 livres, et le règlement, 30 livres.

(2) Ce petit volume, introuvable aujourd'hui, est à la Bibliothèque publique de notre ville. L'un de nos concitoyens les plus distingués, M. L. de Montille, président de la Société d'archéologie de l'arrondissement de Beaune, et savant bibliophile, possède aussi ce livre rarissime dans sa riche collection de publications sur la Bourgogne.

(3) La maison de Rouen avait été fondée en 1617. C'était un lieu de repos pour les religieux âgés qui desservait une des paroisses de la ville. En 1642, on y créa un séminaire qui vécut plusieurs années.

caressait depuis bien longtemps le rêve de mourir à Beaune, cette ville dont il se considérait presque comme l'un des enfants. Il n'eut pas cette douce consolation et il lui fallut partir, laissant notre cité et ce magnifique palais des pauvres qui avaient été si souvent témoins de ses vertus. Son départ, disent les papiers du temps, plongea notre ville dans la consternation et à l'Hôpital la désolation fut générale, tellement le P. Carmagnolle était estimé des intendants, des malades et des sœurs.

Son successeur fut un prêtre de Paris, M. Joseph Pelletier, qui avait exercé pendant plusieurs années le saint ministère dans la paroisse Saint-Séverin où il s'était acquis de vives sympathies. Il fut installé le 19 juin 1670, et mourut dans le mois de novembre 1717, après avoir servi les pauvres pendant 46 ans.

La maison de Rouen n'eut pas le bonheur de conserver longtemps le P. Carmagnolle comme supérieur. Il alla bientôt à Notre-Dame des Vertus à Aubervilliers (1), puis quelque temps après à Soissons (2).

En 1684, notre compatriote fut chargé d'une importante mission. L'assemblée générale lui confia le soin de préparer le recueil des statuts des précédentes assemblées de l'Ordre. Après quelques mois d'un labeur continu, le Père Carmagnolle eut la joie de voir sur la fin de l'année 1684, son ouvrage imprimé sous le titre de : « Recueil des Statuts constitutifs de l'Ordre de l'Oratoire. »

Ainsi qu'on a pu le voir en diverses circonstances, il fallut souvent faire violence à la modestie du vénérable religieux. Plus celle-ci se mettait en avant, plus le P. Carmagnolle voyait les honneurs et les dignités venir à lui. Ses hautes qualités lui valurent un dernier honnêtement. Dans le cours de l'année 1685, il était malgré lui désigné comme supérieur de la maison-mère de l'Oratoire, située à Paris rue Saint-Honoré. Il ne remplit malheureusement pas longtemps ses nouvelles fonctions, car le 5 décembre 1686, âgé de près de soixante-dix ans, il « rendait sa belle âme à Dieu » selon un manuscrit du temps.

Sa mort fut ce qu'elle devait être, le digne couronnement d'une vie entière consacrée au service de Dieu, des malades et des pauvres. Il édifia tous ceux qui assistèrent à ses derniers moments et sa fin fut celle d'un saint. Inutile de dire qu'elle plongea la congrégation dans une grande douleur et dès que la nouvelle parvint à Beaune, chacun fut consterné, tant était grand le souvenir qu'avait laissé l'humble prêtre de son passage dans notre chère cité.

Arrêtons là cette étude sur le P. Carmagnolle. Notre grand désir eût été de lui consacrer une notice plus documentée et partant plus intéressante : le peu de matériaux recueillis ne nous l'a pas permis. Telle qu'elle est cependant, cette succincte biographie dans laquelle, nous nous sommes trop le répéter, nous n'avons fait que de coordonner quelques rares renseignements, épars un peu partout, conservera, nous en avons l'espoir, le souvenir du pieux et savant oratorien qui fut, dans la plus large acception du mot, un véritable homme de bien.

En terminant, qu'il nous soit permis d'émettre le vœu de voir le nom d'André Carmagnolle être à jamais inscrit dans les annales beaunoises et dans les fastes de notre hôpital : c'est le seul moyen pour le sauver du naufrage dans l'immense océan de l'oubli.

OUVRAGES DU P. CARMAGNOLLE

Oraison funèbre de très haut et très puissant prince Louys-Charles Gaston de Foix de la Valette, duc de Candale, pair et colonel général de France, gouverneur pour le Roy en ses pays de Bourgogne et Bresse, haute et basse Arvergne, vice-roy de Catalogne. Prononcé dans l'Eglise de Notre-Dame de Beaune le dix-neufième février 1658. Dijon, Grangier 1658. — Br. in-4° de 33 pages.

Livret d'Indulgences à l'usage de l'Hôpital de Beaune. Beaune, François Simonnot, imprimeur 1673. — Broch. in-8°.

Recueil des statuts constitutifs de l'Ordre de l'Oratoire. Paris, Roulland, 1684. — Vol. in-8°.

Fondation et Règles du très célèbre Hospital de la Ville de Beaune, avec un abrégé de la Règle mis à la fin. Beaune, François Simonnot, imprimeur de la ville, 1689. — Vol. in-8°.

Cet ouvrage a été réimprimé sous ce titre :

« Fondation et statuts de l'Hôtel-Dieu de Beaune », Beaune, Batault, 1879. — Broc. in-8°.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Dictionnaire des hommes illustres de la Provence, par Achard.

Grand dictionnaire historique, par Louis Moréri.

Supplément au grand dictionnaire historique, par Louis Moréri. Paris, 1735.

Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, par l'abbé Papillon. Dijon, Philippe Margeret, 1745, 2 vol. in-folio.

Histoire de la ville de Beaune et de ses

(1) Maison fondée en l'année 1632. A un certain moment, elle devint un séminaire anglais et plus tard une maison de missionnaires.

(2) La maison de Soissons fut créée en 1675 pour un séminaire et un collège.

antiquités, par l'abbé Gandelot. Dijon, Nicolas Fradet, 1772, 1 vol. in-4.
Histoire de Beaune depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Rosignol. Beaune, Batault-Morot, 1854, vol. in-8°, gravures.
Nouvelle Encyclopédie générale. Paris, Didot, 1855, in-4°, tome 8.
Histoire de la commune de Cognac, avec la chronologie de ses seigneurs et magistrats municipaux, par Octave Tessier. Marseille, Alexandre Guéidin, 1860, vol. in-8°.

Les rues de Beaune, histoire populaire et anecdotique de cette cité, par Charles Aubertin. Beaune, Batault-Morot, 1867, vol. in-8°, gravures.

Galerie bourguignonne, par Ch. Muteau et J. Garnier. Dijon, J. Picard, Paris, Durand et Dumoulin, 1858, 3 vol. in-16.

Histoire de l'Hôtel-Dieu de Beaune, par l'abbé E. B., curé de Volnay. Beaune, Batault-Morot, 1881, vol. in-8°, gravures.

Bibliothèque Oratorienne. II. Généralats, du P. François Bourgoing et du P. Sénauld. — Deuxième partie du Recueil des Vies de quelques pères de l'Oratoire, par P. Choyssault, publié par le R. P. Ingold, précédé d'une lettre de Mgr Perroud, de l'Oratoire, évêque d'Autun, Chalon et Mâcon. Paris, Roussielgue frères, 1882, 3 vol. in-8°.

Les anciennes Ecoles et le Collège de Beaune, par Charles Aubertin. Beaune, A. Batault, 1888, broch. in-8°.

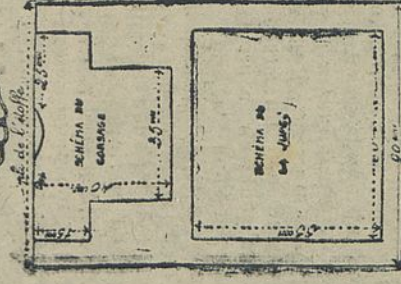
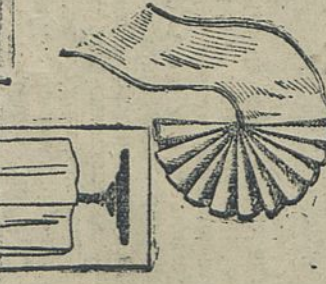
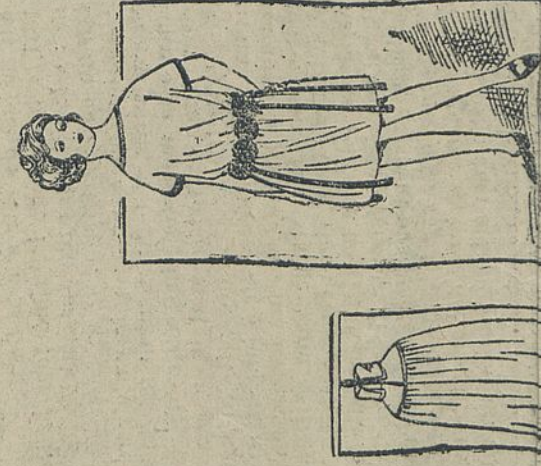
Document et notes sur l'Oratoire et les Oratoriens à Beaune, par Loyé d'Angell (manuscrit).

Loyé d'ANGELL.

ROBE DE FILLETTE

Que nous sommes loin des formes classiques que présentaient autrefois les robes de fillettes ! Aujourd'hui, au contraire, la plus grande initiative est laissée à notre fantaisie ; la mode enfantine n'est-elle pas d'ailleurs, tout simplement, une réduction de la mode féminine ?

Seules, les toutes petites filles portent des robes montées sur un empiècement par des fronces ou des plis. Les autres modèles comportent plutôt un effet de taille ongue, peu indiquée, afin de garder à la silhouette toute la souplesse désirée. Enfin, quelques robes de tissu souple tombent toutes droites des épaules et s'agrémentent uniquement par des manches larges en étoffes légères. On voit pas mal de manches courtes, pour les robes très élégantes ; le mouvement de l'épaule s'allongeant simplement pour recouvrir un peu le haut du bras.



Les grandes fillettes portent des robes un peu plus longues, comme leurs mères, tandis que les jeunes enfants continuent à être habillés très court. Ajoutons que tous les coloris très vifs sont adoptés pour la mode enfantine : vert jade, jaune, rouille, rouge, bleu dur surtout. On emploie également, mais plus rarement, des teintes plus douces, du rose et du bleu pâle.

Dès qu'il s'agit d'une robe pratique, on choisit souvent un tissu de nuance bleu marine qui l'on égaye par quelques broderies de soie, de peau ou de ruban de couleur contrastants. Si nous possédons une cape de serge, de velours de laine ou de toute autre étoffe de ce genre, il sera facile d'exécuter le modèle reproduit ici et qui convient pour une fillette de douze ans environ. Si la cape est d'un bleu foncé ou gros vert, il sera charmant de garnir cette robe de lacet ciré rouge, des cocardes de ce lacet formant ceinture. Pour faire cette garniture, il faudra dix mètres de lacet sur trois centimètres de large.

La cape étant pliée, les devants réunis, on coupera le corsage en mettant les épaules le long de la pliure ; de cette façon, il n'y a pas de coutures sur les épaules ; en dessous, on coupera la jupe sur 55 centimètres de haut et sur 60 centimètres de large, ce qui donne 1 mètre 20 de tour de jupe. On garnira l'encolure avec le lacet.

On a pêché dans l'Atlantique un poisson très curieux

M. Roule a reçu pour les collections du Muséum d'histoire naturelle un poisson de grande taille, très curieux, qui appartient à un genre dont on ne connaissait jusqu'ici qu'un seul exemplaire pêché dans les eaux du Japon. Son corps présente deux parties nettement distinctes, sa partie antérieure qui réunit la tête et le tronc est large et épaisse, sa partie postérieure qui s'effile en une queue très longue. Sa longueur totale atteint 2 mètres. Il a été pêché par un chabotier à 500 mètres de profondeur dans l'océan Atlantique, sur les côtes du Maroc.

AGRICULTURE

LE BLE DE PRINTEMPS

La date des semailles du blé de printemps n'a rien d'absolu ; elle est, en effet, subordonnée au climat général du pays et aux conditions atmosphériques dans lesquelles se présente la saison. Dans telle région on les commence dès la seconde quinzaine de février, dans telle autre plus froide on attend la fin du mois de mars et c'est la date extrême qu'il ne faut pas dépasser.

La zone préférée du blé est celle qui jouit d'une température moyenne de quinze à seize degrés centigrades.

La question du terrain a une importance au moins aussi grande que celle du climat dans la culture du blé qui se plaît surtout dans les terres fraîches et profondes, c'est-à-dire celles qui contiennent, en formule moyenne, environ quarante à cinquante pour cent d'argile, vingt à trente pour cent de silice, huit à dix pour cent de calcaire, c'est-à-dire dix pour cent d'humus, soit par exemple les bonnes terres d'alluvions et celles de certains plateaux constituées par d'anciens limons.

Dans les terres sèches et très perméables, peu profondes, le blé souffre en été et d'ailleurs il ne peut pas y développer en profondeur ses nombreuses racines. Dans les sols humides et très compacts, il souffre souvent de l'excès de l'eau et parfois aussi de la sécheresse qui fend, crevasse les sols argileux et les rend durs comme de la brique. Les terres légères et très calcaires se soulèvent sous diverses influences et occasionnent le déchaussement de la plante.

On essaie de trouver des blés convenant à chaque catégorie de terre et au climat, mais on n'arrive pas à dépasser un certain à-peu-près. Au surplus, l'effort des hybridateurs et des sélectionneurs est surtout favorisé par l'intervention d'une fumure appropriée.

D'ailleurs, le cultivateur qui veut importer des variétés qui ont donné autre part d'excellents résultats, mais qui sont nouvelles et pour son sol et pour lui-même, doit agir avec beaucoup de prudence. Ces variétés, merveilleuses dans leur pays d'origine, peuvent ne pas convenir dans un sol nouveau et sous un climat différent. Elles ne réussissent que si elles trouvent dans la nouvelle contrée à peu près les mêmes conditions de vie. Il faut donc en faire l'expérience en petit d'abord et ne les introduire dans la grande culture que si les essais, poursuivis pendant plusieurs années, sont définitivement satisfaisants.

La meilleure place du blé dans la rotation des cultures est après la plante sarclée. Les plantes sarclées présentent le grand avantage de pouvoir supporter de fortes fumures au fumier de ferme et aux engrais chimiques et les diverses façons culturales qu'elles reçoivent, le stock d'éléments fertilisants qui restent après leur enlèvement laissant la terre dans les conditions les plus favorables à la production économique des céréales. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que les régions qui produisent les rendements de froment les plus élevés sont celles où les plantes sarclées occupent la plus grande place.

Le blé de printemps profite encore mieux que le blé d'automne de cet avantage parce qu'entre les semailles de blé d'automne et l'arrachage des plantes sarclées, le temps manque pour laisser le sol se raffermir après le labour moyen, les hersages ou les scarifiages qui ont été nécessaires à la préparation de la nouvelle récolte qui va lui être confiée. Les façons culturales exécutées avant les semailles de blé de printemps se réduisent, après les plantes sarclées, à un labour de faible profondeur complété par scarifiage ou hersage.

Après les autres plantes, l'action du labour plus profond doit être suivie d'un scarifiage et d'un hersage plus énergiques et il est souvent bon de recourir au rouleau.

En aucun cas, la terre ne doit être pulvérisée à l'excès, mais il importe que tous les grains soient enterrés à la même profondeur et que les vides entre les bandes de labour aient disparu. C'est le seul moyen pour obtenir une levée parfaite et une végétation régulière.

La qualité des grains employés est des plus importantes. On ne doit rechercher que des grains bien triés, fortement vannés et dépourssiés. Nous y insistons, car c'est le premier moyen de se débarrasser de spores des maladies cryptogamiques qui sont à la surface ; mais ce ne serait pas suffisant encore pour tuer en germe dans la semence, la rouille, la carie, le charbon. Il faut aussi avoir recours au sulfatage.

On sait les avantages du semis en lignes et son économie en semences. Tandis que pour le blé de mars il suffit, en lignes, de cent dix à deux cents litres de grains suivant la grosseur du grain, il faut compter, à la volée, de deux cents à trois cents litres.

Après le semis, il faut herser pour enterrer le grain et il y a trois façons de herser à donner : en long, en large et encore en long. Le hersage sera suivi d'un roulage.

Bien peu de cultivateurs travaillent leurs blés, c'est-à-dire le hersent, le roulent, le binent et y reviennent tant qu'ils en font disparaître les mauvaises herbes et en arrêtent momentanément la montée de la plante, on la force à taller et à prendre de nouvelles racines qui lui fournissent, en quelque sorte, une nouvelle arme de résistance et la protègent déjà ainsi contre la verse.

LONDINIÈRES,
Professeur d'Agriculture.

LES POUSSINS DE MARS

Nous sommes à la période de l'année la plus intéressante pour la basse-cour en général et pour le poulailler en particulier.

La fermière sait bien, en effet, que les poussins nés en mars ou dans les premiers jours d'avril sont ceux dont le développement et le plus rapide et le plus régulier et qui donneront les meilleurs coqs et les poulettes pour la pondaison d'automne. Les poussins nés de couvées tardives ne fournissent jamais d'aussi bonnes pondeuses et des poulets aussi vigoureux que ceux des couvées précoces. D'autre part, elle sait également combien les premiers poulets, dits « poulets de grain », sont recherchés sur le marché et se vendent cher.

La poule universelle n'existe pas ; si l'on veut poursuivre simultanément la production intensive des œufs pour la vente et celle des poulets, il faut former dans le poulailler deux lots distincts : l'un des bonnes pondeuses et, comme la grande pondeuse ne couve pas ou presque pas et qu'elle ne produit pas non plus le poussin dans de bonnes conditions, un autre lot fait de bonnes pondeuses mères. C'est de ce second lot que nous voulons parler, puisque nous nous occupons de la production du poussin.

Avec cette bande de pondeuses-mères — pour les d'un mois 2 ans — marchent naturel-